

ÉDOUARD SCHURÉ

THÉÂTRE CHOISI
II
LES ENFANTS DE LUCIFER

drame en cinq actes,
suivi de

DEUX TEXTES

Et

DEUX CONFÉRENCES

de Rudolf Steiner

Présentés et traduits par Christian Lazaridès

2005

Éditions Novalis

F 78360 MONTESSON

Collection
Sources européennes
4

Théâtre choisi II

Première édition : Librairie Académique Perrin,
Paris, 1900

Les textes de Rudolf Steiner ont été repris :

– d'après le volume 34 de l'édition des Œuvres complètes en langue originale, *Lucifer-Gnosis*, Rudolf Steiner Verlag, Dornach, 1987, pp. 19-33, pour l'article Lucifer et 158-161 pour la Préface à la pièce d'Édouard Schuré, *Les Enfants de Lucifer*.

– d'après le volume 54 de l'édition des Œuvres complètes en langue originale, *Die Welträtsel und die Anthroposophie* (Les énigmes du monde et l'anthroposophie), Rudolf Steiner Verlag, Dornach, 2^e édition, 1983, pp. 307-333 pour la conférence du 22 février 1906 et 334-360 pour la conférence du 1^{er} mars 1906.

Copyright Éditions Novalis 2005
Tous droits strictement réservés.

ISBN 2-910112-48-9
EAN 9782910112486

Couverture : Alice Ledermann
Figurines de Walther Roggenkamp dans *Die Zeit schliesst sich zum Kreis*. Walther Roggenkamp *Leben und Werk*, Verlag Freies Geistesleben, 1997, p. 189. Avec l'aimable autorisation de l'éditeur.

TABLE

Repères (Christian Lazaridès).....	11
Notes des repères.....	68
Le théâtre de l'âme	
– Avant-propos, Édouard Schuré, janvier 1922	74
– À Henry Bérenger, Édouard Schuré.....	76
– Le théâtre de l'âme, préface d'Édouard Schuré, Paris le 1 ^{er} mars 1900	77
LES ENFANTS DE LUCIFER, drame en cinq actes....	85
Lucifer, premier article de la revue <i>Lucifer</i> , juin 1903, GA 34, Dornach 1987, pp. 19-33.....	227 <i>kin</i>
Préface à la première édition allemande (1905) du drame d'Édouard Schuré <i>Les Enfants de Lucifer</i>	241
Lucifer, conférence faite par Rudolf Steiner à Berlin le 22 février 1906, GA 54, Dornach 1983, pp. 307-333 ...	246 <i>kin</i>
Les Enfants de Lucifer, conférence faite par Rudolf Steiner, à Berlin, le 1 ^{er} mars 1906, <i>ibidem</i> , pp. 334-360.	268
Notes.....	290
L'œuvre écrite de Rudolf Steiner	294
Ouvrages disponibles aux Éditions Novalis.....	296

REPÈRES

Pour le premier volume de ce « Théâtre choisi¹ » nous avons présenté une œuvre – *Le Drame sacré d'Éleusis* – qui n'était pas, au départ, une pièce de théâtre proprement dite, mais une tentative de reconstitution intuitive du drame antique joué à Éleusis en tant que « représentation du temple » dans le cadre des Mystères, ce drame étant une préparation ou une sorte de porte d'entrée vers les Mystères eux-mêmes. Cette quasi-vision, qui se concrétisa à partir d'un voyage fait par Schuré début 1893 et lors duquel il s'arrêta à Éleusis même², fut l'origine d'une vocation dramatique qu'il dit « comparable au plus platonique des amours. Car cette vocation fut renonciatrice dès le début au point de vue de sa réalisation scénique immédiate³ ». Mais nous avons vu qu'en fait ce *Drame sacré d'Éleusis* avait connu, presque à l'insu de Schuré, voire à son corps défendant, une consécration scénique, en 1907, puis à nouveau en 1911 et 1912, en allemand et à Munich, grâce au travail de traduction et de mise en scène de Marie von Sivers (future Marie Steiner) et de Rudolf Steiner. C'est pratiquement au même scénario que nous allons assister avec *Les Enfants de Lucifer*, première pièce explicitement du « Théâtre de l'Âme », qui va à son tour être montée et représentée en 1909, puis à nouveau en 1910, à Munich, en allemand, sous la conduite des mêmes et devant un public essentiellement composé de « théosophes » allemands en train de devenir... « anthroposophes ». Et nous allons retrouver notre cher Édouard avec les mêmes enthousiasmes et les mêmes perplexités, devant la réalisation scénique inespérée de son œuvre, mais en même temps se sentant quelque peu dessaisi de son bien.

C'est là l'une des pages les plus significatives des commencements d'un nouvel ésotérisme européen au tournant crucial de 1900.

I – LE THÉÂTRE DE L'ÂME

Dans son bel *Essai sur le Théâtre de l'Âme d'Édouard Schuré*, Henry Bérenger met bien en évidence l'élément dramatique et tragique qui fut en permanence présent dans les œuvres de Schuré :

« (...) *Le coup de soleil wagnérien, reçu en pleine adolescence, a toujours illuminé la pensée du poète et du philosophe. Et les fins rayons du théâtre grec, traversés des éclairs orageux du romantisme, ont complété le ciel esthétique où se forma d'abord la sensibilité créatrice qui devait aboutir au Théâtre de l'Âme. Le génie celtique sublimé par Wagner, le génie hellène sublimé par Eschyle et Sophocle, le génie romantique sublimé par Chateaubriand et Byron, ces trois inspireurs se retrouvent au berceau de toutes les grandes œuvres d'Édouard Schuré, communiquant à sa philosophie comme à son art un frisson dramatique*⁴. (...) »

Nous avons déjà suivi, dans ma préface pour *Le Drame sacré d'Éleusis*, le fil de la vocation théâtrale de Schuré. S'il y avait eu, dès les années 70 du XIX^e siècle, des essais, dont un *Vercingétorix*, et s'il y aura par la suite quelques autres œuvres pour le théâtre (dont plusieurs demeurées inédites), on peut toutefois nettement situer le moment du Théâtre de l'Âme proprement dit comme correspondant, dans la vie d'Édouard Schuré, au septénaire de Saturne, soit de 56 ans à 63 ans, c'est-à-dire de 1896/1897 à 1903/1904. De fait, c'est bien aux cinq pièces écrites à ce moment-là que fut donné explicitement le nom de « Théâtre de l'Âme », lequel parut initialement en trois volumes :

- Volume I (paru en 1900) qui comprend *Les Enfants de Lucifer* (écrit de novembre 1896 à mars 1897) et *La Sœur Gardienne* (écrit pendant l'été 1898) ;

- Volume II (paru en 1902) qui comprend *La Roussalka* (écrit en 1899/1900), dont le titre initial était *Amour de musicien*, et *L'Ange et la Sphinge* (il s'agit d'un « poème d'opéra », en vers, et prévu pour se lier à une partition musicale, adaptation du roman portant le même nom et paru en 1897) ;

- Volume III (paru en 1905) constitué par *Léonard de Vinci* (écrit en 1902/1903), précédé d'une préface-évocation intitulée *Le rêve éleusinien à Taormina*.

Sur la fin de sa vie, voulant rendre compte de la quintessence de son « théâtre ésotérique », Schuré ne mentionnera pas la parenthèse musicale représentée par le Volume II, et il ajoutera par contre les deux pièces « celtiques » plus tardives, *La Druidesse* (1912) et *Merlin l'Enchanteur* (1921). Mais le Théâtre de l'Âme *stricto sensu*, tel qu'il parut initialement, forme bien un ensemble organique, auquel participent aussi le roman *Le Double* (paru en 1898, qu'il dit être une œuvre « d'essai et de transition vers la forme dramatique »), ou encore l'essai rédigé en 1899 sur la vie et l'œuvre de Margherita Albana-Mignaty, la grande inspiratrice, décédée en 1887, ainsi que *La Prêtresse d'Isis*, roman écrit en 1904 (qui se déroule à Pompéi).

Au cours de ces sept années, Schuré semble parcourir une nouvelle fois, sous une forme condensée, la rose des vents de ses inspirations, délimitant une sorte d'Europe spirituelle. *Les Enfants de Lucifer*, tant géographiquement que spirituellement, sont dans l'aura immédiate d'Éleusis ; ils nous conduisent au Sud-Est, vers l'Asie Mineure alors gréco-romaine, avec une incursion en Égypte. Le roman *Le Double* est nettement dans la polarité Nord-Sud, un Sud qui est celui des Pyrénées, de l'Espagne, de l'Afrique du Nord. *La Sœur Gardienne* nous entraîne plein Ouest, vers la Bretagne celtique, avec des échappées vers l'Amérique. *La Roussalka* est slave, nous sommes aux marches de l'Europe, là où l'Europe médiane touche aux pays de l'Est. *L'Ange et la Sphinge* se déroule en Forêt-Noire, dans l'élément germanique. *Léonard de Vinci* nous ramène au Sud, en Italie cette fois. Et *Le rêve éleusinien à Taormina* vient, pour ainsi dire, fermer le cercle, lançant quelque pont idéal entre la Sicile et la Grèce. Il y a là une forme de conscience historique et géographique qui n'est pas sans rappeler le théâtre de Schiller. À ce propos Henry Bérenger va jusqu'à dire : « *Schuré a fait sur l'histoire un travail de sublimation analogue à celui que Richard Wagner avait fait sur la légende.* »

Un problème de perspective

L'idée-force de toutes ces œuvres, et de celles qui suivront, c'est, selon leur auteur, « (...) une nouvelle conception de l'amour, dont le passé n'offre que des exemples embryonnaires. Ce n'est encore qu'un germe, mais il s'épanouira au cours des temps parce qu'il est dans la logique du développement humain et qu'il frémit déjà dans les aspirations les plus secrètes du présent. (...) »

Après avoir évoqué l'amour classique, puis l'amour romantique, Schuré poursuit : « (...) Le nouvel amour, qui apparaît à l'horizon, est une sorte de synthèse des deux précédents par l'adjonction d'un nouveau principe. C'est l'amour créateur par la compréhension et la fusion parfaite de deux âmes sous l'égide d'un idéal divin. Le pouvoir rayonnant de cet amour lui vient de ce que, dans l'union de l'homme et de la femme, il cherche à réaliser la fusion de l'Éternel-Masculin et de l'Éternel-Féminin (l'idée créatrice et la force plastique). Car tel est le nom des deux puissances cosmogoniques reflétées dans tous les règnes de la nature. Elles s'y joignent et s'y opposent, s'y enlacent et s'y combattent dans un prodigieux laboratoire, pour enfanter toutes les formes de la vie. Ainsi, la vie se présente d'abord à nous sous l'aspect d'un chaos effrayant, d'un enfer qui se réinfante sans cesse.

Mais le couple humain, devenu conscient de son origine et de sa mission, aspire à réaliser en lui-même la fusion complète, l'ineffable harmonie que l'Éternel-Masculin et l'Éternel-Féminin conservent dans les profondeurs insondables de la Divinité. Retrempé à sa source, cet amour-là ne peut être ni fatal ni stérile. Au contraire, il devient libérateur et créateur. Il s'élève au-dessus du drame passionnel et de la tragédie terrestre, il survit aux catastrophes, il défie toutes les morts parce qu'il participe au Divin.

J'ajoute que si un tel amour pouvait se généraliser, il rétablirait par le couple humain le contact conscient et actif entre le monde visible et le monde spirituel que l'humanité a charge de rétablir dans sa vie familiale et sociale, dans la science comme dans la religion et dans l'art.

Chaque amour est un nouveau monde
Qui n'avait jamais existé,
Un jeune dieu sortant de l'onde
Qui surgit à l'immensité⁵. »

« Il défie toutes les morts parce qu'il participe au Divin... », vient de dire Schuré, et en effet le théâtre qui naît de cette idée-force n'a absolument rien d'idyllique, au sens courant. Si l'élément spirituel précisément ne venait sans cesse transfigurer cet élément, on pourrait y voir quelque chose de terriblement sombre, un climat de tragique fatalité : double suicide du couple par le poison à la fin des *Enfants de Lucifer*, suicide de la femme à la fin de *La Sœur Gardienne*, mort de l'homme à la fin de *La Roussalka*, meurtre sordide de la Sphinge à la fin de *L'Ange et la Sphinge*, suicide de la femme par le poison à la fin de *Léonard de Vinci*, etc. !

À grands coups de faux, Saturne coupe les vies. Les destins, les passions, sont comme projetés plus haut, et vers l'avenir. Et c'est finalement le thème de la mort sacrificielle qui hante, et envahit quelque peu, le théâtre de Schuré. On ne peut pas ne pas y voir la marque indélébile inscrite par sa propre relation avec Margherita Albana, puis par la mort de celle-ci, mort vécue comme un sacrifice nécessaire. À ce personnage réel de l'amante inspiratrice vient s'ajouter celui tout aussi réel de son épouse Mathilde, la « gardienne du foyer », l'épouse discrète, vivant un autre sacrifice. Sans tomber dans quelque psychologisme, on peut bien percevoir là les sources d'un besoin – comme pour élever dans une sphère idéale la tragédie concrète vécue par l'auteur – de multiplier à l'infini, en toutes sortes de variations, les personnages féminins, de la Ténébra du *Double* ou la Sphinge de *L'Ange et la Sphinge*, inaccessibles à la rédemption, jusqu'aux pures messagères de l'esprit comme Radiance, en passant par les voyantes passionnées, telles Lucile ou Velléda.

Mais, justement aussi, si l'on peut quelquefois reprocher à Schuré une certaine emphase, une exaltation sentimentale pouvant facilement tourner au « mélo » sur une scène de théâtre, voire une complaisance dans l'ambiguïté, il ne faudrait pas passer à côté de ce qui est précisément un, si ce n'est le caractère essentiel du Théâtre de l'Âme, à savoir une alchimie, une épuration bien particulière des sentiments et des passions, qui se fonde sur une tout autre psychologie que celle qui s'installait alors et qui depuis a pollué tout le xx^e siècle. Car il faut bien voir qu'en dépit des prétendues

révolutions psychanalytiques et autres libérations de type 68, l'expression des mouvements de l'âme est aujourd'hui sans doute bien plus routinière, conformiste, encadrée, qu'en 1900. Il se pourrait bien qu'on reconnaisse un jour le *xx*^e siècle comme celui d'une incroyable régression psychologique, parce que précisément il s'est engagé sur les voies d'une fausse psychologie sans rapport avec la vie de l'âme. Perce dans la forte expressivité schuréenne quelque chose qui est en rapport avec la réincarnation et le karma, et qui apporte un élément thérapeutique que l'on cherche en vain dans les productions théâtrales depuis un siècle, dans un théâtre se complaisant dans la sphère des « Déshérités de corps et d'âme », pour reprendre la formule de Steiner dans son Prologue du premier Drame-Mystère, cette formule étant symptomatique d'un théâtre qui se complait dans les tourments sophistiqués et savamment cultivés de la dualité du corps et de l'âme, tout en se fermant résolument à l'esprit.

Car, ce qu'il ne faut surtout pas méconnaître – et ceci est particulièrement net dans *Les Enfants de Lucifer* –, c'est qu'à travers la région des sentiments, de « l'âme », Schuré sait trouver le chemin vers les pures régions des images spirituelles. Et ici il ne faut pas sous-évaluer l'hommage sans cesse répété de Steiner à l'œuvre de Schuré, dans laquelle il perçoit cette justesse du sentiment spirituel, alors qu'avec les critères actuels, on a vite fait au contraire de stigmatiser les côtés « kitsch » de cette œuvre, qui peuvent certes exister, mais qui sont finalement secondaires, en regard de la réalité spirituelle qui s'est manifestée là. Quand Steiner, par exemple dans la conférence du 1^{er} mars 1906 (traduite dans ce volume), nous dit que l'on trouvera dans ce drame « *âme et esprit, et profond savoir ésotérique, une véritable connaissance spirituelle jointe à une langue et à une force d'expression réellement schillériennes* », quand il précise ensuite que Schuré « *fut en effet introduit dans le vrai monde spirituel, dans la réalité spirituelle, par Margherita Albana, qui est morte en 1887* », ce ne sont pas des formules de politesse, mais la reconnaissance par le grand philosophe européen de ce qu'il y avait alors de plus juste sur terre, aux alentours de 1900, en tant que vie spirituelle :

« (...) Il a présenté [NdT : dans son livre *Les Grands Initiés*] ce tableau de l'humanité, ce chemin spirituel de l'évolution. Ce faisant, il a donné une considération historique qui, au sens le plus éminent, est "théosophique", et qui a amené d'innombrables personnes en Europe à la conception théosophique du monde. Et c'est ensuite de l'esprit même de cette vision qu'ont été créés *Les Enfants de Lucifer*, cette petite œuvre dramatique magnifique, dans laquelle vit à chaque scène, à chaque ligne, l'esprit théosophique. (...) » Excusez du peu !

Bien entendu, le mot « théosophique » ici employé par Steiner retrouve son sens universel, totalement émancipé des distorsions anglo-américano-orientales des Blavatsky, Besant, Leadbeater et consorts.

Car il serait absurde, et surtout anachronique, d'évaluer l'œuvre de Schuré à l'aune du corpus ésotérique steinérien ; *Les Grands Initiés* paraissent 21 ans avant *Esquisse de la science secrète*⁶ ! Ou plutôt, si l'on veut faire cela, évaluer Schuré à l'aune de Steiner, eh bien le résultat, c'est tout simplement ce qu'on vient de lire : un respect profond et enthousiaste pour ce qu'il y a de plus « théosophique », lire « anthroposophique », sur terre, à ce moment-là. Car il serait inconséquent de méconnaître l'importance spirituelle de l'Attiseur (*Schürer*, le patronyme Schuré viendrait de l'allemand « *schüren* », attiser) alsacien qui, à l'extrême fin du Kali Youga, exactement 5 000 ans après le Déluge de Deucalion, est venu apporter au cœur de l'Europe l'étincelle de Prométhée. Qu'il l'ait fait en lien subtil avec d'autres êtres, comme Steiner le signale, et comme lui-même le reconnaît avec une franchise rare, cela n'ôte rien à son mérite, car c'est toujours en lien subtil avec d'autres âmes que se forment les œuvres ! L'on peut nommer ici Marguerite Albana comme porteuse de cette flamme⁷ :

« (...) Non seulement j'ai dû à cette femme extraordinaire le spectacle unique d'une âme royale dans un grand esprit, je lui dois encore l'initiation à ces vérités qui m'ont permis d'écrire *Les Grands Initiés*. Je lui dois une résurrection de ma propre âme sous le rayon brûlant de la sienne. Je lui dois la certitude d'une lumière transcendante et la substance de ma foi. S'il m'était permis d'employer ici la langue des

*Mystères antiques, je dirais qu'elle fut mon Guide pendant sa vie et qu'elle devint mon Génie après sa mort*⁸. (...) »

À cette inspiration il faut sans doute ajouter au moins une autre présence spirituelle, sur laquelle Gabriel Burrini⁹ a attiré l'attention, celle d'une fille de Marguerite Albana, Hélène, morte de la tuberculose à cinq ans :

« (...) Alors Marguerite Albana me parla avec feu de cette enfant prodige, d'une lucidité d'esprit précoce, qui avait pour sa mère une passion sans limite et semblait née pour lui enseigner les merveilles d'un autre monde. Elle comprenait tout sans l'avoir appris, déclamaient avec un enthousiasme inouï les strophes du Tasse et les tercets de Dante ; devinait avec une effrayante perspicacité le fond caché des caractères et disait des têtes du Christ peintes par le Titien ou par Raphaël : "Oh ! ma mère, il était bien plus beau !" Et la douceur de sa voix, et le rayon de ses yeux étaient comme trempés d'une vision suave. Un frisson d'au-delà glissa sur la jeune femme (...) À partir de ce jour, Margherita Albana fut irrésistiblement convaincue de l'existence antérieure de l'âme et de son origine céleste. Elle l'avait entrevue dans sa fille : un rayon de sa splendeur l'avait touchée¹⁰. (...) »

Rappelons aussi cette césure intérieure qui survint en 1900 et qui peut éclairer beaucoup de choses dans la suite de la vie d'Édouard Schuré :

« (...) Jusqu'à la publication de mon Théâtre de l'Âme au printemps 1900 (le seul livre où je me suis exprimé complètement avec Les Grands Initiés) j'ai eu le sentiment d'être soutenu par la présence spirituelle ou, si vous voulez, par l'influx direct de la vraie muse, de ma grande Amie, de celle qui s'appela Marguerite Albana en ce monde et qui baptisa elle-même son âme Liéta (la claire flamme). J'en avais la preuve sous forme d'inspiration poétique et quelquefois, mais rarement, sous forme de rêves avertisseurs infiniment doux, graves et significatifs. Mais depuis, et cela concorde avec l'enseignement des théosophes, il semble qu'Elle se soit, non retirée de moi, mais élevée à une sphère plus haute. Est-ce le Devachan ou le ciel transcendant comme ils disent ? – d'où son rayon ne m'arrive plus directement, mais tamisé et comme affaibli par les couches et les intermédiaires du monde astral ? De là une sorte d'appauvrissement et de langueur dans le

*ressort de ma vie intime. J'eus le sentiment qu'il me fallait monter plus haut pour retrouver le rayon direct, et avec lui l'inspiration et la création*¹¹. (...) »

Nous reviendrons plus loin sur la signification à grande échelle de ce tournant de 1899/1900, pour l'histoire de l'humanité.

Un théâtre d'avenir

La façon dont la critique a tâché à rendre compte de l'œuvre dramatique de Schuré témoigne d'une certaine difficulté à percevoir de quelle manière Schuré est « intempestif » : attardé ou précurseur ? Dorothy Knowles, dans sa thèse intitulée *La réaction idéaliste au théâtre*, où d'ailleurs elle fait une analyse très positive de l'œuvre de Schuré, n'hésite toutefois pas à parler de lui comme d'un « attardé », au sens chronologique, s'entend. À l'inverse, Henry Bérenger s'enthousiasme dès 1900 pour ce théâtre qui serait le point de départ de quelque chose de radicalement neuf, et à coup sûr en avance et non pas en retard :

« (...) Le Théâtre de l'Âme, tel qu'Édouard Schuré en a renouvelé la tradition pour notre époque, est-il dès maintenant réalisable à la scène ? Y a-t-il, dans l'humanité contemporaine, une élite spirituelle capable de goûter l'émotion héroïque et sacrée qui se dégagerait de semblables spectacles ? Trouverait-on des directeurs pour les monter, des acteurs pour les jouer, un public pour s'y rendre¹² ? (...) »

Et c'est aussi dans cet esprit résolument tourné vers l'avenir, et peu confiant dans le présent, que Schuré lui-même rédige en 1901 deux articles intitulés « Le Théâtre de l'Élite et son avenir », dans lesquels il essaie de préciser de façon plus théorique ce projet de « Théâtre de l'Élite » correspondant à un concept plus vaste que son propre Théâtre de l'Âme. Je donne simplement ici quelques passages significatifs du deuxième article :

« (...) Eh bien, je le dirai tout de suite, le Théâtre de l'Élite, le théâtre d'éducation, d'initiation et de beauté que j'ai en vue, m'apparaît comme une synthèse organique de ces trois efforts, les équilibrant l'un par l'autre et les dirigeant vers un but supérieur : l'élargissement du style national à un idéal humain universel. Telle est la voie difficile, mais unique, conforme à nos traditions et à nos espérances, pour

échapper à l'irréversible décadence, pour élever notre théâtre à sa plus haute dignité et à son rôle civilisateur. (...)

Posons donc ce premier principe : Le théâtre idéaliste sera aristocratique ou ne sera pas. Par aristocratique je n'entends pas qu'il soit fait dans l'intérêt d'une classe privilégiée quelle qu'elle soit, mais qu'il soit organisé dans l'intérêt de tous par une élite intellectuelle, qui seule en pourrait comprendre le but et en trouver les moyens.

À ce principe j'en veux ajouter un second : Le Théâtre de l'Élite sera impersonnel. J'entends qu'entreprise privée, indépendante de l'État, conçue et dirigée par un groupe de capacités, mais étendue à une vaste association, il se place au-dessus de tous les intérêts de personne, d'école et de coterie. Pour caractériser son esprit, j'emploierais volontiers l'idée féconde et la formule lumineuse de Henry Bérenger "l'individualisme social". Mais quoi que l'on fasse, maintenant ou plus tard, sous n'importe quelle forme ou quel signe, si l'on veut réussir, ce ne peut être que par une élite consciente et disciplinée, dans un but élevé et impersonnel.

On se récrie peut-être devant tant d'audace ? Mais ce qui ne paraît aujourd'hui qu'un rêve lointain pourra sembler demain une réalité prochaine, pourvu que les meilleurs esprits en sentent la nécessité intérieure et la beauté salvatrice. S'il n'en est point ainsi, eh bien courbons-nous en esclaves dociles sous la tyrannie des faits. Renonçons une fois pour toutes à cette vieille illusion de la liberté humaine dont nos maîtres positivistes et déterministes nous ont prêché la mort. Subissons gaîment et d'un air léger toutes les servitudes qui nous oppressent, toutes les hontes qui nous étouffent. Sourions aux pharisiens de la tradition comme aux charlatans du modernisme et à tous les bourreaux hypocrites de l'idéal qui profitent des vices du temps et de notre faiblesse pour nous exploiter. Si, au contraire, nous croyons à la puissance de la volonté éclairée par l'intelligence et chauffée par la foi, que les forces vives de tous les arts et de toutes les écoles se groupent et s'associent en vue d'un idéal et d'un but commun.

En ébauchant, à grandes lignes, la silhouette et le programme d'un théâtre de l'élite, ai-je agité des fantômes, ai-je remué des chimères ? Les mathématiciens calculent la ligne d'une parabole d'après son centre de rotation et l'inflexion de sa courbe. Ne pouvait-on de même

pressentir l'avenir du théâtre d'après les Idées-Mères qui dominent la marche de l'humanité et les forces actives du présent ? Je l'ai tenté avec mes lumières, et, puisque le rêve est commencé, achevons-le. Je suppose qu'après un labeur préparatoire et maints essais contrastés, il se forme au cours du XX^e siècle une grande société de gens du monde, d'artistes et de lettrés pour la fondation d'un théâtre modèle et qu'on lui attribue le nom de Théâtre des fêtes internationales. À cette grande ligue défensive et combative pour l'Art éducateur et initiateur on voudra donner un atelier digne de son but et un asile digne de sa pensée, loin de l'atmosphère empoisonnée et déprimante de la capitale. J'imagine donc qu'on choisisse pour cela une des collines riantes qui dominent les beaux méandres de la Seine entre Paris et Rouen. Grâce à ce monument, dont l'ampleur et l'architecture révéleraient l'idée synthétique, un public européen viendrait célébrer périodiquement les grandes Dionysiaques de l'Âme et les Éleusiniennes de la Pensée dans le Temple de l'Art libérateur et fraternel.

« Ce rêve n'est-il pas digne de la France et de son noble génie¹³ ? »

Bien sûr, ici encore, on peut facilement passer à côté de l'essentiel, jeter le bébé avec l'eau du bain, et prendre Schuré pour un « réactionnaire », élitiste. Mais dès que l'on émet l'hypothèse qu'il se bat au nom d'une expérience réelle des réalités de l'esprit, cela change tout. Car le critère pour évaluer Schuré, c'est la teneur en réalité spirituelle. Le reste est assez secondaire. Et c'est encore l'occasion de méditer sur la production théâtrale du XX^e siècle, essentiellement édifiée sur le déni du spirituel, fondée sur le refus du spirituel.

Par ailleurs, à la lumière de ce texte, on comprendra mieux aussi à la fois le bonheur et les difficultés qu'aura Schuré lorsque son théâtre va se trouver monté, ou *transposé*, en Allemagne, par des théosophes... et quand s'édifiera sur la riante colline de Dornach en Suisse quelque chose comme un « Temple de l'Art libérateur et fraternel »... c'est-à-dire le *Johannesbau* (du prénom – Johannes – de l'un des personnages des *Drames-Mystères* de Rudolf Steiner), qui sera bientôt rebaptisé « Goethéanum », précisément créé pour abriter des représentations théâtrales.

II – LES ENFANTS DE LUCIFER

De maintes manières, ce premier drame du Théâtre de l'Âme est la continuation du geste amorcé avec *Le Drame sacré d'Éleusis*. Le nom de la ville d'Asie Mineure où il se déroule, « Dionysia », évoque le Dionysos-Lucifer des Mystères d'Éleusis. Mais nous sommes maintenant au IV^e siècle après Jésus-Christ, sous le règne de Constantin (de 306 à 337), peu avant que disparaissent les Mystères, dont ceux d'Éleusis (Édit de Théodose en 381). En face de cette impulsion des Mystères irrémédiablement sur leur déclin, il y a, d'un côté, la puissance politique de Rome, elle-même s'approchant de sa fin, et, de l'autre côté, un christianisme en train de se rigidifier, lequel, sous Constantin justement, devient religion d'État, et par là même instrument supplémentaire d'asservissement des âmes. C'est en cette époque « de fin », qui présente bien des similitudes avec le tournant de 1899, ou avec notre actuel tournant de millénaire, que deux âmes, une femme et un homme, Cléonice et Phosphoros (ce nom est l'équivalent grec de Lucifer et signifie « Porteur de lumière »), vont se dresser en un acte de rébellion sans espoir à court terme, mais porteur d'avenir.

« (...) Mais il reste une question capitale. Réussira-t-on à détacher Cléonice de Phosphoros ? Périront-ils ensemble ou séparés, ce qui permettrait de faire croire qu'ils sont morts convertis et terrassés moralement ? Ou bien garderont-ils pour la postérité leur attitude invaincue jusqu'au bout ? Cela est d'une importance souveraine du point de vue occulte¹⁴. (...) »

Ici transparait le magnifique esprit de rébellion de Schuré, afin que l'étincelle ne s'éteigne jamais, afin que les eaux léthales des conformismes en tous genres n'aient jamais raison de la brûlante vérité, qui toujours est, et toujours sera, dérangeante et haïe. Et sont à nouveau très importantes ici les paroles de Steiner le 1^{er} mars 1906 (conférence traduite dans le présent volume) qui, pour ainsi dire, confirment l'importance de l'enjeu occulte envisagé par Schuré :

« (...) Celui qui ne sait pas que toute mort n'est qu'apparence, qui ne veut pas reconnaître que l'esprit est quelque chose de réel, se dira :

si la mort était quelque chose de réel pour le noble couple qui a conquis la liberté, en étant finalement chassé et banni de Dionysia réduite en esclavage, alors serait anéanti ce que les deux êtres ont emporté. Car tous ceux qui sont restés à Dionysia succombent au déclin d'une époque. Si cette apparence était une réalité, nous ne pourrions jamais plus croire, de quelque manière que ce soit, que cela a un sens que quelqu'un ait payé de sa vie une vie plus haute. Car ce serait sur un "rien" que se terminerait ce drame. Il n'y a absolument que la foi, et la connaissance du fait que le spirituel est une réalité, qui soutiennent ce drame, foi et connaissance du fait que, de la mort du couple libéré, jaillit une réelle fleur spirituelle qui agira et vivra plus tard dans le reste de l'humanité, une fleur qui a été plantée dans l'évolution spirituelle de l'humanité. De la mort de Cléonice et de Phosphoros jaillit une fleur spirituelle d'humanité, qui existe désormais. (...) » Le seul critère, c'est la réalité spirituelle, la teneur en réalité spirituelle.

Le terme d'individualisme social lancé par Bénédictine, et repris par Schuré, est vraiment aussi une clé majeure pour le Théâtre de l'Âme. Parti pour retrouver l'esprit de la Grèce, en train de se dissiper, Phosphoros sera conduit vers quelque chose de nouveau, au « Dieu inconnu » qu'attendaient les Mystères grecs, et Cléonice, la jeune chrétienne, sera amenée à une métamorphose d'un christianisme déjà en pleine sclérose. Par ailleurs, ces bouleversements intérieurs individuels veulent se traduire dans le social : Phosphoros devient, même si c'est de façon fugace, roi de Dionysia. De même, le Maurice de *La Sœur Gardienne* (l'autre drame du premier volume du Théâtre de l'Âme) deviendra député de la République qui vient de naître dans la tourmente de la Révolution.

Au début de l'année 1896 Schuré avait rencontré l'œuvre du grand dramaturge norvégien Ibsen, et en particulier *L'Empereur et le Galiléen*, pièce qui évoque le fantastique destin de Julien dit l'Apostat, empereur romain de 361 à 363. Le Julien historique eut une attitude très voisine de celle du Phosphoros des *Enfants de Lucifer* : il voulut restaurer le culte des dieux et les Mystères, en face d'un christianisme vidé de sa substance et devenu instrument de pouvoir. Luttant contre toutes les formes d'hypocrisie et de dogmatisme, il refusa donc – sans jamais l'interdire ! –

un christianisme d'apparence, alors même qu'en profondeur, à travers une initiation à divers Mystères, il arriva au seuil du Mystère du Triple Soleil et du christianisme vivant. D'après Rudolf Steiner, Julien fut parmi les derniers à recevoir l'initiation d'Éleusis.

L'action des *Enfants de Lucifer* se déroule une trentaine d'années plus tôt et, du coup, c'est un peu comme si Schuré mettait en confrontation directe ces deux gestes historiquement séparés dans le temps, qui marquèrent le IV^e siècle, et tant de choses ultérieures : Constantin qui fige le christianisme en le liant à l'Empire romain, et Julien¹⁵ – « attardé-précurseur », destin luciférien au plus noble sens – qui, parti pour restaurer les Mystères anciens, jette en fait par sa brève vie et par sa mort prématurée les germes d'un christianisme de la liberté. Ce moment de l'Histoire autour de l'an 333, milieu mathématique de la Quatrième époque postatlantéenne (Ère du Bélier) et, partant, de toute la grande Période postatlantéenne de 15 000 ans, est en lien intime avec le moment de la venue du Christ situé trois siècles auparavant, et sa compréhension est cruciale pour la juste incarnation des impulsions spirituelles de notre temps.

Le « Lucifer » de Schuré

Plus de vingt ans avant cette pièce, en 1875/1876, dans le recueil de poèmes *Les chants de la montagne*, Schuré avait consacré le Livre V (« Vers les cimes ») à Dionysos, puis à ceux qu'il appelle les « Lutteurs », à savoir Prométhée, Hercule, Lucifer et... l'Homme. Dans ce long poème transparait de façon très belle l'étrange relation entre Lucifer et l'homme. Si l'homme doit à Lucifer l'intelligence, l'indépendance, la liberté, c'est désormais à l'homme de rédimmer la lumière de Lucifer, devenue froide, un thème essentiel pour la compréhension de Lucifer, et que nous retrouverons différemment chez Steiner. À Lucifer, arrivé au terme d'une aventure grandiose, mais se retrouvant solitaire, orgueilleux, devant le vide, l'homme oppose :

« (...) Eh bien, non ! Lucifer, la course recommence !
L'âme qui parle en moi n'a rien du vide immense
Que tes yeux ont creusé dans le vaste univers.

*Elle est le feu vivant d'un divin sacrifice.
Un seul éclair, jailli de son noble supplice,
Repeuplerait tes cieux déserts !*

*Esprit, tu m'as soufflé la révolte et l'audace ;
À te braver toi-même enfin je me ramasse.
Et si ta sombre voix me dit : fatalité !
Comme un captif blessé sous le poids de sa chaîne
Sent son cœur libre et haut, dans ma prison humaine
Je chante un chant de Liberté. (...) »*

De cette entité complexe si intimement liée au destin de l'homme, Schuré soulignera toujours l'aspect positif de génie de l'individualisme, de Porteur de lumière, tout en prenant soin de préciser :

« (...) Pour la juste compréhension de ce drame, précisons un point capital. Le Lucifer dont il s'agit ici n'est ni l'Ahrimane de Zoroastre, ni le Satan du Livre de Job, bien moins encore le diable cornu du Moyen Âge. Ce sont là les représentants méphistophéliques du Mal et de la Négation. Le Lucifer de la tradition ésotérique est le Dionysos judéo-chrétien, le Génie de l'Incarnation humaine, de l'Individualité libre et de la Beauté plastique, expression visible de la Vérité. C'est l'autre Verbe de Dieu, c'est l'Archange tombé qui remonte et entraîne avec lui toute l'évolution humaine. C'est l'Effort qui mérite la Grâce. En l'adoptant pour son Génie, Phosphoros n'entend pas combattre le Christ, mais reconnaître son complément nécessaire¹⁶. (...) »

Ce Lucifer n'est pas une abstraction pour Édouard Schuré, nous le voyons sans cesse se mêler à sa vie, comme dans ces rêves qu'il relate en 1899 :

« En septembre, à Barr, il note deux rêves symboliques : le supplice d'un Enfant de Lucifer, sa prostration dans un ravin glacé – et une "double résurrection" qui le rassérène par la sensation "d'une étreinte puissante" le ramenant à la vie. (Journal intime, septembre 1899)¹⁷ »

Ou bien lorsqu'il écrit à Marie von Sivers qui vient de lui apprendre le projet de monter sa pièce :

« (...) Décidément, Lucifer nous protège et m'unit mystérieusement à vous¹⁸ ! (...) »

Ou encore lorsque Steiner lui fournira une clé essentielle pour aborder le destin de Jeanne d'Arc, sujet qui lui tenait tant à cœur :

« (...) Une phrase m'est restée tout à fait nettement dans la mémoire : "Lucifer a conduit la Pucelle tout au long d'une Année du Soleil, afin qu'elle le vainque dans l'ère chrétienne, avec le Christ"¹⁹. »

Nous reviendrons plus loin sur le sens à donner à Lucifer d'un point de vue ésotérique.

Les Enfants de Lucifer à Munich...

C'est à l'été 1900 que Marie von Sivers avait lu *Les Enfants de Lucifer*. En 1901 débutera une correspondance avec Schuré, et aussi le travail de traduction de la pièce en allemand. C'est aussi en 1901 que se fait la rencontre entre Marie von Sivers et Rudolf Steiner. Ce dernier signalera à plusieurs reprises une conférence qu'il avait faite dès 1902 sur la pièce de Schuré, insistant sur le fait qu'à partir de là il fallut attendre sept années avant de pouvoir la représenter sur scène :

« (...) Lorsque je pus moi-même estimer qu'était venu le temps de mettre mon impulsion spirituelle en rapport avec ce qu'il est licite d'appeler théosophie [NdT : c'est-à-dire anthroposophie] ou science de l'esprit, la porte par laquelle je tentai d'introduire à la théosophie fut un entretien qui prenait pour point de départ ce drame, *Les Enfants de Lucifer*. Puis nous laissâmes s'écouler dans le travail de la science de l'esprit tel que nous l'avions conçu une période d'évolution qui s'étendit sur sept années ; mais le germe qui avait été déposé jadis dans notre âme par ces paroles qui avaient été prononcées au sujet des Enfants de Lucifer se développa dans le secret de nos cœurs pendant ce temps, au cours d'une période de sept ans, en conformité avec la loi qui lui est propre. Et au bout de sept ans nous étions arrivés au point de pouvoir proposer le drame *Les Enfants de Lucifer* comme une introduction à nos manifestations de Munich²⁰. (...) »

Et nous verrons plus loin comment cette attente se trouva intimement liée à une autre attente : à l'étrange cohabitation forcée

— ou du moins obligée — de Steiner avec la Société théosophique. Nous avons déjà évoqué la représentation du *Drame sacré d'Éleusis*, en 1907, en l'absence de Schuré. Et maintenant, deux ans après, se prépare la représentation des *Enfants de Lucifer* :

« (...) Voici le Congrès de Budapest qui s'approche. J'ose à peine croire qu'après ce nouvel effort, il vous restera le temps et la force pour réaliser à Munich la représentation des Enfants de Lucifer. Toutefois j'y crois fermement puisque vous y êtes résolue et que le maître le veut. Vous avez bien prouvé, tous les deux, par le *Mystère d'Éleusis*, que vous saviez faire des miracles. Quand je pense que cette œuvre que je n'ai même pas essayé de faire jouer en France va être donnée en Allemagne par un maître de la Rose-Croix, je me crois dans le pays des songes ; et, quand je réfléchis que j'assisterai à tout cela passif, inactif, en simple spectateur, laissant toute la peine et la besogne à d'autres, je me fais vraiment l'effet d'une ombre qui se promène au milieu des vivants et qui observe, étonné, les effets de sa vie passée²¹. (...) »

Et, le 22 août 1909, la représentation a bel et bien lieu, au Schauspielhaus de Munich, en présence de Schuré cette fois :

« (...) Puis sont venus les jours merveilleux de Munich, où j'ai vu mon drame préféré : *Les Enfants de Lucifer* animés, représentés, ressuscités dans une vie idéale et transcendante, par la magie de Steiner et l'enthousiasme de Mlle de Sivers (en Cléonice) devant un public sympathique de 600 initiés car ils étaient tous théosophes. Ce fut un moment d'accomplissement unique dans ma vie, et que je ne reverrai plus sans doute, de voir vivre et rayonner ainsi mon rêve. Il me serait impossible de vous décrire les impressions multiples de ces journées, les pensées qu'elles ont suscitées en moi. Elles étaient toutes dominées par une joie profonde, qui se résume dans cette idée : "Oui, l'art ésotérique que j'ai rêvé, l'art initiateur et sauveur que j'ai voulu est possible. Il existe, il vit dans cet exemple, qui n'est qu'un germe, mais un germe qui jettera mystérieusement et puissamment sa semence dans l'avenir !" Sur la carte postale que je vous ai envoyée de Munich, en remerciant de la vôtre, je crois vous avoir transcrit le mot de la Princesse d'Antuni del Drago, ma voisine à la représentation : "Je suis renversée. Je ne les aurais pas cru capables de cela." Moi aussi j'ai été

renversé. Car j'étais arrivé avec les plus grandes appréhensions et comme l'incrédule Thomas. Dès la 2^e journée de répétitions au théâtre j'étais rassuré. J'ai donné quelques indications, exprimé plusieurs vœux pour certains détails auxquels on s'est conformé autant que possible. Mais j'ai eu beaucoup plus à apprendre qu'à critiquer. Car Steiner s'est montré un professeur de diction et un metteur en scène de premier ordre, un costumier, un machiniste génial, étonnant les ouvriers par sa science mécanique (par exemple dans l'aménagement de l'étoile de Lucifer qui apparaît et reluit de diverses façons à plusieurs moments du drame). Ce qui était admirable et ce qu'a remarqué aussi la Princesse d'Antuni, avec son goût gréco-latin, est l'harmonie générale, le caractère religieux et sacré qu'il a su imprimer à l'ensemble. Sa science ésotérique, si profonde, est venue puissamment au secours de tous mes désirs et de toutes mes intentions poétiques dans la partie occulte de l'œuvre, comme le I^{er} tableau du II^e acte et tout le V^e, les scènes entre le héros Phosphoros et le hiérophante Héraklidos et l'évocation de Lucifer. L'apparition de l'Archange au roulement de la foudre, à la lueur des éclairs et au son d'une fanfare de cuivres, entre le Sphinx noir et le Sphinx blanc, dont les ailes colossales s'élèvent jusqu'au plafond du Temple, cette apparition de l'Archange triste, beau et impassible, à la robe de pourpre recouverte d'une gaze violette, avec ses grandes ailes d'or retombantes comme dans les tableaux des Primitifs a produit un effet saisissant. Un grand frisson a couru dans la salle et sur mon dos. À ce moment, comme dans tout le drame, a été réalisée la pensée maîtresse du poète de montrer le drame humain éclairé, pénétré et transfiguré par le drame des Dieux comme la Terre l'est matériellement et spirituellement par le soleil et par toutes les Puissances, qui se concentrent en lui et rayonnent dans son aura avec une impulsion plus passionnée, un mouvement plus rapide et de fortes coupures ou condensations. Mlle de Sivers a montré une admirable sûreté de diction, une parfaite justesse de ton et un pathétique profond au point de vue spirituel. Un travail prodigieux avait été accompli pendant un mois par Steiner. Elle n'a pas montré le passage de la vierge à la femme et la passion physique venant se joindre à la passion de l'âme. Sa nature froide et septentrionale, disons transcendentalement virginale, le lui défendait absolument. Mais elle

a d'autant mieux fait ressortir dans les premières et dans la dernière scène la profondeur psychique et la force morale de l'héroïne qui devient voyante par la souffrance et le sacrifice²². »

Si l'enthousiasme ne fait aucun doute, on perçoit toutefois à la fin de la lettre un léger malaise quant à la trop grande sublimation ou spiritualisation qu'il perçoit dans le jeu des personnages, ce qui était peut-être encore accentué par le fait que c'est une jeune femme, Mieta Waller, qui tenait le rôle de Phosphoros. Et nous retrouverons cette difficulté lorsque Schuré s'exprimera sur les Drames-Mystères, difficulté qui peut être mise en rapport avec le passage de la sphère de l'âme à la sphère de l'esprit.

Le Théâtre de l'Âme de Schuré et les Drames-Mystères de Steiner

Le drame de Schuré sera de nouveau représenté l'année suivante, en 1910, en prologue cette fois au premier Drame-Mystère de Steiner *La Porte de l'Initiation*. On notera que les personnages de Maria et de Johannès, interprétés aussi par Marie von Sivers et Mieta Waller, sont en nette résonance avec Cléonice et Phosphoros.

Des notes (non datées) publiées par Camille Schneider témoignent de l'effort de démarcation que fera par la suite Schuré, par exemple lorsque, après avoir parlé du drame wagnérien et avant de préciser l'intention de son propre théâtre, il écrira :

« (...) Le Drame-Mystère de Rudolf Steiner, par contre, ne touche que légèrement la vie réelle et se déroule presque entièrement dans le monde de l'âme et des êtres divins ou des hiérarchies. (...) Les passions terrestres y font entièrement défaut ou bien apparaissent karmiquement épurées. C'est un théâtre surtout didactique de la plus grande élévation et du plus profond intérêt qui contient de véritables trésors de sagesse et un lyrisme d'une beauté transcendante. Toutefois, l'énergie dramatique, l'étude des caractères, et ce qu'on appelle l'action sur la scène, c'est-à-dire le travail des passions et des impulsions volontaires n'y jouent qu'un rôle accessoire, on peut dire qu'elles font complètement défaut²³. (...) »

Si cette critique, ou du moins cette volonté de démarcation, est respectable, elle témoigne surtout d'une difficulté à entrer dans le

langage proprement spirituel du Drame-Mystère et à l'envisager en tant que réalité. Car l'apparent statisme que l'on peut facilement reprocher au Drame-Mystère de Steiner doit se comprendre comme appelant, de la part de l'acteur, et aussi du spectateur, une activité spirituelle d'autant plus grande. Mais ce serait un autre sujet.

Remarquons simplement ce fait peu banal dans les annales de l'art dramatique : que pendant ces sept ans allant de 1906 à 1913, le théâtre de Schuré va être comme « couplé » à celui de Steiner, l'un servant de porte d'entrée, pour ne pas dire de « marchepied », à l'autre. En tout et pour tout, ce ne seront que cinq représentations à Munich (deux fois *Les Enfants de Lucifer* et trois fois *Le Drame sacré d'Éleusis*), mais qui s'inscrivent en lettres de feu dans l'histoire spirituelle de l'Europe médiane et, partant, du monde :

- Mai 1906 : Rencontre à Paris entre Édouard Schuré, Marie von Sivers et Rudolf Steiner
- Pentecôte 1907 : *Le Drame sacré d'Éleusis*
- Août 1909 : *Les Enfants de Lucifer*
- Août 1910 : *Les Enfants de Lucifer*, précédant *La Porte de l'Initiation* (« Mystère rosicrucien ») de Rudolf Steiner
- Août 1911 : *Le Drame sacré d'Éleusis*, précédant *La Porte de l'Initiation* et *L'Épreuve de l'Âme* de Rudolf Steiner
- Août 1912 : *Le Drame sacré d'Éleusis*, précédant *La Porte de l'Initiation*, *L'Épreuve de l'Âme* et *Le Gardien du Seuil* de Rudolf Steiner
- En août 1913, c'est le second drame du Théâtre de l'Âme, *La Sœur gardienne*, qui avait été préparé, mais l'affluence de spectateurs venus à Munich pour assister au quatrième Drame-Mystère de Steiner, *L'Éveil des Âmes*, fit qu'au dernier moment, tout étant prêt, la pièce de Schuré ne fut pas jouée ! Steiner s'en désola, il parla nommément d'un « avortement ».

« (...) Il eût été juste de représenter ce drame, ne fût-ce que pour le grand respect que nous devons à la personnalité d'Édouard Schuré. En effet, celui qui porte ce nom est, par Les Grands Initiés et d'autres

œuvres, le premier porte-bannière du courant ésotérique de l'Occident auquel nous désirons consacrer tous nos efforts. Nous ne devrions jamais oublier combien l'impulsion d'Édouard Schuré a marqué les temps présents et même l'évolution à venir de l'humanité. C'est donc des profondeurs du cœur, en mon nom mais aussi au nom de tous les amis ici réunis, que j'ai la joie de souhaiter la bienvenue à Édouard Schuré, lequel a bien voulu se joindre à nous à l'occasion de notre Congrès²⁴. (...) »

Quant au quatrième Drame-Mystère de Steiner, ce fut en fait le dernier à voir le jour, alors que douze étaient envisagés. Car l'année suivante, 1914, les bruits des bottes et des canons viendront se substituer à l'art du verbe et à l'eurythmie naissante.

III – DE LA THÉOSOPHIE À L'ANTHROPOSOPHIE

Nous porterons maintenant notre regard sur un épisode de l'histoire spirituelle du xx^e siècle auquel Schuré fut lié de tout son être, de tout son destin, si je puis dire : le passage de la théosophie à l'anthroposophie.

Steiner, en 1902/1903, lorsqu'il se lie à la Société théosophique, à une Société théosophique orientalisée (et dans le pire orientalisme), à une Société théosophique où règnent les délires ésotériques les plus malsains, à une Société théosophique « luciférienne » (cette fois au sens le plus négatif du terme) et ahrimanisée, Steiner sait très bien, parce qu'il est intelligent, parce qu'il a le sens des proportions, parce qu'il fréquente et connaît les milieux culturels de son temps, parce que tout simplement il a au départ un rejet sans ambiguïté de cette « théosophie » qui sévit alors, il sait très bien que c'est un véritable suicide social que de se lier à ce courant. Alors, pourquoi franchit-il quand même ce pas ?

Une lettre de 1905 à Marie von Sivers éclaire en partie cette énigme, tout en soulevant d'autres énigmes :

« (...) Je peux seulement te dire que si le maître n'avait pas su me convaincre que, en dépit de tout, la théosophie est nécessaire à notre époque, je n'aurais, même après 1901, écrit que des livres de philosophie et n'aurais parlé que de littérature et de philosophie²⁵. (...) »

Nous n'entrerons pas ici dans la question de savoir ce qu'il faut ici entendre par « maître », ni de savoir qui était ce maître précis. Il s'agissait de se lier, dans le sens de la nécessité occulte d'une *continuité historique*, à des formes existantes, non pas pour en tirer quelque chose, mais au contraire pour les transformer, pour les réhabiliter, avec donc une finalité tout à fait claire :

« (...) Au cours de cette période un espoir bien précis était tout à fait justifié, jusqu'en 1905 ou 1906. C'était l'espoir que progressivement le contenu anthroposophique pût tout simplement devenir le contenu de la Société théosophique²⁶. (...) »

Le mot « théosophie » recouvre bien évidemment quelque chose de beaucoup plus large et plus ancien que la Theosophical Society (T.S.) fondée à New York en 1875 par H. P. Blavatsky (1831-1891) et H. S. Olcott (1832-1907). Sans entrer ici dans le débat pour savoir si cette dernière création fut, ou ne fut pas, à la hauteur du mot originel « théosophie », on peut simplement prendre comme un symptôme historique le fait que sur un quart de siècle, de 1875 à 1899/1900, c'est bel et bien sous ce nom que survint une tentative majeure de publication de l'ésotérisme, affichant de grandes intentions avec une devise comme « *Il n'y a pas de religion qui soit supérieure à la vérité* ». Pour des raisons complexes, cette impulsion devint rapidement le jouet d'influences négatives diverses et prit une coloration unilatéralement orientale et antichrétienne, déjà chez H. P. Blavatsky, puis autour de Annie Besant et Charles Leadbeater.

C'est précisément à partir de 1899/1900 que Rudolf Steiner commença à présenter un ésotérisme de tonalité toute différente, dans lequel, en particulier, était pleinement réhabilité le christianisme ésotérique. On peut prendre comme signe visible de cette transition, et de cette contradiction, la parution *parallèle* en 1901/1902 de deux livres ayant « presque » le même titre, mais totalement contradictoires quant à leur contenu respectif, et surtout quant à l'identité et à l'importance du Christ : *Le christianisme ésotérique ou les Mystères mineurs* de Annie Besant – dont le titre est déjà à soi seul tout un programme ! – et *Le christianisme en tant que fait mystique* (« *mystérique* ») de Rudolf Steiner, livre qui, par anti-

phrase, pourrait bien être intitulé « Le Christ ou le Mystère majeur ». Ce dernier ouvrage sera d'ailleurs traduit en français par Édouard Schuré et publié dès 1908, constituant la première publication d'un livre de Steiner en français²⁷.

C'est de 1900 à 1925 que Rudolf Steiner va édifier ce que l'on appelle « anthroposophie », même si, jusqu'en 1912/1913, ce fut précisément sous le vocable « théosophie » et dans le cadre de la Société théosophique. Il y a nettement une sorte de phénomène de miroir entre, disons, l'impulsion théosophique de 1875 à 1899/1900 et l'impulsion anthroposophique de 1899/1900 à 1925. Le tournant de 1899 apparaît comme un axe chronologique essentiel, sur lequel nous reviendrons en conclusion de ces « Repères ». À partir de ce tournant, pendant un premier septénaire (1899 + 7 = 1906), il s'est agi d'abord de tenter une rectification. Au cours du septénaire suivant (1899 + 14 = 1913), qui conduira à la séparation, il s'agissait d'attendre que l'organisme théosophique malade rejette la tentative thérapeutique. Mais quel était le sens d'une telle tentative ?

Parce qu'il n'y a pas de religion qui soit supérieure à la vérité !

Permettez-moi de filer la métaphore sur ce qui est la devise de la Société théosophique initiale (« *Il n'y a pas de religion qui soit supérieure à la vérité* »). C'est comme si Steiner, lorsqu'il lui est donc demandé par un « maître » (voir citation plus haut), sans doute lié à l'authentique Rose-Croix, de se lier à ce courant, allait prendre à la lettre, ou à l'esprit de la lettre, cette devise, cette déclaration programmatique de la Théosophie de 1875, de cette prime impulsion qu'il dira avoir été inspirée par l'authentique Rose-Croix, et par l'authentique Christian Rosenkreutz²⁸. Ce faisant, indépendamment des dérives et inversions qui suivirent immédiatement – chez Blavatsky la première et dès son premier ouvrage théosophique, *Isis dévoilée* (1877) –, Steiner ne s'occupe plus que d'une seule chose : poser les bases de cette « théosophie » authentique qui n'a pu correctement naître en 1875, ou plutôt qui a été *substituée* à la naissance, défigurée dès sa naissance. Car il existe une loi occulte qui consiste à ne pas abandonner purement et simplement

à son triste destin une impulsion qui a initialement été lancée dans un certain sens, mais qui ensuite a été détournée ou accaparée par des courants tout autres. Puisque, d'après lui, l'impulsion originelle de la Theosophical Society avait été authentiquement rosicrucienne, du moins en partie, mais ensuite avait été rapidement détournée et entraînée dans des courants étrangers à son essence (anglo-américains et orientaux), il devait donc être tenté, dans la mesure du possible, d'y faire enfin résonner la note juste de cette impulsion originelle. C'est donc dans le sens d'une sorte de *rappel à la conscience* que Steiner se lia à cette Société, en dépit de toutes les hypothèques qui pesaient sur cette impulsion, et ce fut un calvaire de tous les instants. C'est pourquoi Rudolf Steiner ne saurait en aucun cas être présenté, comme cela est fait la plupart du temps, comme un dissident de la théosophie. Dès le début, dès les premières conférences faites dans le milieu théosophique, il parla à partir de ses propres expériences spirituelles – c'était la condition absolue qu'il avait explicitement posée pour accepter d'agir au sein de la T.S. – et, dès le premier moment, il fut en contradiction absolue sur la plupart des points essentiels avec ce que disaient par ailleurs les responsables de la T.S., à commencer par la question du Christ qui sans cesse sera la pierre d'achoppement, et aussi la pierre de touche pour tester le discernement. Loin d'être un « dissident » de la théosophie, ou un émule récalcitrant de H. P. Blavatsky ou de Annie Besant, ainsi que le présentent le plus souvent les historiens superficiels de l'ésotérisme, ni, dans un autre sens, quelqu'un qui aurait « infiltré » la théosophie pour l'amener au christianisme, Steiner est, à mon sens, celui qui devait tenter de rendre la théosophie à son impulsion spirituelle originelle, ou de redonner à une théosophie devenue dissidente à elle-même le sens de son impulsion initiale. Et bien sûr il faut ici prendre tout à fait au sérieux ce qu'il dira, par exemple en 1911, sur le fait que dans ce souci de *correction* (*de corriger*), de réhabilitation, de rétablissement, de restitution, de l'impulsion théosophique de 1875 (ou 1879, avènement de l'Ère de Michaël selon la chronosophie ésotérique chrétienne), il était en parfait accord avec l'âme de H. P. Blavatsky, laquelle, 20 ans après sa mort, c'est-à-dire après son passage

à travers le kamaloka [(1891 – 1831) : 3 = 20 et 1891 + 20 = 1911], était censée soutenir elle-même cette re-construction de la théosophie qu'elle n'avait pu mener à bien de son vivant, sous la pression des forces adverses gigantesques déployées à partir de la précipitation des esprits de l'obscurité (ou « chute des esprits des ténèbres ») en novembre 1879 et sous l'effet des terribles manipulations occultes dont elle fut sans cesse la victime à la fois pathétique et héroïque, selon les moments.

Or, c'est à ce moment-clé ou moment-charnière, autour de 1900, que se tisse la relation avec Édouard Schuré. Quel rapport ce dernier a-t-il avec la théosophie ? Il fit un bref passage dans la Section française de la Theosophical Society en 1884-1885, mais avec une réserve certaine, tant vis-à-vis des responsables que vis-à-vis des idées, et en particulier sur la question du Christ. Il démissionnera dès début 1886. Sa « rencontre » avec H. P. Blavatsky, le 28 avril 1884, mérite le détour :

« (...) Madame de Morsier se leva et me présenta à une vieille femme étrange et laide, grosse, au type plus kalmouk qu'aryen, aux gros yeux bleu pâle à fleur de tête, que je ne saurais mieux caractériser qu'en l'appelant l'hippopotame slave. Ramassée comme un paquet au fond de son fauteuil, elle se dérangea à peine en me disant bonjour et dit d'une voix peu sympathique – "Ah ! Que votre pays est matérialiste ! J'ai envie de repartir d'ici." (...) Enfin, l'hippopotame me dit – "Monsieur, fumez-vous ? – Non, jamais – C'est dommage, cela vous rendrait peut-être théosophe – Je le suis à ma manière, peut-être..." je partis en me disant que j'avais vu quelque chose de très drôle, de très curieux et de très amusant. (...) »

Et, deux jours plus tard, le 30 avril, il assiste à un échange symptomatique entre Blavatsky et le Pasteur Leblois :

« Qu'est-ce que votre Christ – demande-t-elle à notre témoin étonné – qui meurt sur la croix en demandant à son Père pourquoi il l'a abandonné ? Il faut vivre jusqu'à quatre-vingts ans comme le Bouddha²⁹ ! »

C'est aussi en cette année 1884 que Schuré aura la vision du plan de ses *Grands Initiés*³⁰, ouvrage qui n'a pas grand-chose à voir avec l'ésotérisme touffu de Blavatsky, mais dans lequel vibre sans

doute un pur esprit « théosophique », mais d'une autre manière donc, dans ce sens où Steiner s'exprimera à maintes reprises, comme par exemple dans la conférence du 1^{er} mars 1906 (que l'on peut lire dans le présent volume) ou bien lorsqu'il affirma :

« (...) *Le succès européen des Grands Initiés, d'Édouard Schuré, a été pour moi et mes amis le signe irrécusable que l'Occident était mûr pour l'ésotérisme chrétien et que l'heure était venue de le propager dans le grand public. (...)*³¹ »

De façon significative, c'est pratiquement en même temps, 1888/1889, que paraissent *Les Grands Initiés* de Schuré et *La Doctrine Secrète* de Blavatsky. Selon l'interprétation amorcée plus haut, Schuré peut bien être considéré comme celui qui, au moment où la Theosophical Society s'enlise dans un orientalisme douteux et surtout *sous (mauvaise) influence* – tout en brassant de réelles connaissances ésotériques, bien sûr –, va maintenir, dans la sphère de l'intuition artistique, et non dans le domaine de l'occultisme formel, le fil fragile d'une théosophie réellement universelle et idéale, où le lien entre l'Orient et l'Occident prend un tout autre sens, est à saisir dans une tout autre dynamique que l'orientalisme massif et malsain de la T.S. La quête de ce juste lien n'en est d'ailleurs qu'à ses débuts dans *Les Grands Initiés*, où le chapitre sur « Jésus » est, de l'avis même de l'auteur, le moins satisfaisant. Cette quête, qui se poursuit dans les *Sanctuaires d'Orient*, arrive à un point d'orgue à la fin des *Enfants de Lucifer*. Au-delà de l'aspect esthétique et personnel de l'œuvre, il y a là comme une concentration extrême de tout le chemin de la réelle impulsion théosophique depuis 25 ans (1875-1900), dans cette image grandiose de l'Étoile de Lucifer venant se lier à la Croix du Christ dans la scène finale de la pièce. Et il y a une signification historique profonde dans le fait que c'est – *cum grano salis* – cette « quintessence » qui va alors, quasi immédiatement, être recueillie, accueillie, cultivée par Marie von Sivers et Rudolf Steiner jusqu'à aboutir aux représentations de 1907, puis 1909, 1910, 1911, 1912, fondatrices d'une « théosophie » nouvelle, dans laquelle, après une sorte de récapitulation du chemin des Mystères de l'Orient vers l'Occident, jaillit en Europe une nouvelle lumière nécessaire à la compréhension de

l'Orient même : *L'Orient à la lumière de l'Occident*. Tel est en effet le titre du cycle de conférences qui accompagne la représentation de 1909, cycle qui est entièrement consacré au Mystère de la Rose-Croix, et qui peut être considéré comme une sorte de « carte de visite » de la théosophie réhabilitée, qui va s'appeler bientôt « anthroposophie », même s'il faut ajouter qu'aujourd'hui, un siècle après ces événements, le terme « anthroposophie », à son tour, a été, et est, suffisamment galvaudé pour ne plus être guère utilisable.

Or, à cette époque, pour Édouard Schuré, toute cette alchimie, cette transmutation nécessaire de théosophie en anthroposophie va se faire très naturellement, d'une manière organique et artistique, tant elle correspond à la conception de l'ésotérisme européen qu'il porte depuis toujours. Ainsi que nous l'avons déjà évoqué dans la préface au *Drame sacré d'Éleusis*, pendant plus de cinq ans, ce sera par lettres, à distance. Puis, à partir de 1906 (cycle de conférences de Paris pour les émigrés russes) et jusqu'en 1913 (« Avortement » de la représentation de *La Sœur Gardienne*), ce seront des relations directes, avec les séjours de Marie von Sivers et Rudolf Steiner à Paris en 1906, à Barr (Sainte-Odile) en Alsace en 1906 et 1907, et de Schuré à Munich de 1909 à 1913, ces trois lieux en parfait alignement signalant alors un axe, une sorte de balance spirituelle au cœur de l'Europe, entre la France et l'Allemagne, pendant sept années, avant le chaos de la Première Guerre mondiale.

Mais, en dépit d'une grande proximité spirituelle, un voile, un écran subsistera, Schuré vivant plus en rêve ou en songe qu'en réalité beaucoup d'événements de cette époque. Le livre qu'il publie en 1912 – *L'évolution divine* (qui est une sorte de reprise de ses *Grands Initiés*, mais à la lumière de ce qu'il a acquis au contact de l'œuvre de Steiner) – est significatif de sa difficulté à entrer pleinement dans la pensée de ce dernier :

« (...) *Vous m'apportiez ainsi la lumière désirée. Dans votre enseignement, l'ésotérisme chrétien se déployait devant moi avec toute son envergure et plus vaste encore que je ne l'avais cru. Car, tel que vous le présentiez, je le voyais capable d'embrasser, d'éclairer et d'élargir toutes les autres traditions.*

Cet accomplissement inespéré d'un de mes rêves les plus hardis me ramenait à mon ancien projet d'esquisser une histoire de l'ésotérisme chrétien. (...)

Dans Les Grands Initiés, je cherchais à percevoir le monde divin à travers la conscience des grands prophètes de l'humanité, comme on regarde les étoiles du haut d'un phare. Maintenant je faisais l'inverse. J'aspirais à voir la terre du point de vue des astres, ou, pour mieux dire, à contempler l'évolution humaine à travers l'action des puissances cosmiques, dont vous m'avez fait comprendre la grandiose hiérarchie et le fonctionnement multiple.

De là cette conception de L'évolution divine, dont j'offre aujourd'hui à mes lecteurs la première partie : du Sphinx au Christ, sans savoir si j'écrirai jamais la seconde : du Christ à Lucifer. (...)

Peut-être servira-t-il de signe de ralliement à tous ceux qui, sentant la gravité de l'heure présente, sont résolus à marcher vers l'avenir sous la bannière de l'ésotérisme helléno-chrétien. »

Début 1913, lorsque Steiner et 2 400 membres de la Section allemande de la Theosophical Society sont exclus de cette Société, Schuré prend parti de façon claire et forte pour cette « anthroposophie » qui prend enfin son autonomie formelle. Mais, curieusement, c'est alors aussi que va se fermer l'âge d'or de cette amitié sous le signe de Lucifer, de Manès et de la Rose-Croix. Comme s'il manquait encore quelque élément de conscience nécessaire à l'ésotérisme moderne, vint l'épreuve.

Pendant la guerre (1914-1918), sans doute influencé par des accusations erronées – ainsi qu'il le reconnaitra lui-même – Schuré croit percevoir chez Marie et Rudolf Steiner des prises de position pro-allemandes chauvines, et, en 1916, à travers des lettres accusatrices, il brise la précieuse amitié. Le thème central du théâtre de Schuré, « le couple humain, devenu conscient de son origine et de sa mission » va connaître ici un avatar tragique, dans ce soupçon fondamental à l'égard du couple Steiner, c'est-à-dire de celle qui incarne Cléonice sur la scène et de celui que Schuré avait regardé comme un moderne Phosphoros.

Il faut bien reconnaître qu'il était d'une extrême difficulté pour quiconque – et ça l'est tout autant aujourd'hui ! – de percevoir les véritables origines et causes de la Première Guerre mondiale (et

*aussi de la Seconde, et de tout ce qui suivra !). Et l'une des seules clés valables pour cette compréhension, ce sont les conférences sur l'occultisme politique et la politique occulte que Steiner donnera au jour le jour, à partir de 1916 précisément et jusqu'en 1921, mais qui sont si méconnues, si mal interprétées, en particulier dans les milieux se réclamant de l'anthroposophie, si gênantes tant elles remettent en question la fable convenue de l'histoire du XX^e siècle³². Steiner y montre l'action d'un trépied du mal, constitué par les loges maçonniques anglo-saxonnes (relayées par les loges françaises), le jésuitisme et le bolchevisme naissant – les trois devant être compris en tant qu'*impulsions occultes* et non pas limitées à leur seul aspect visible – dans le but de paralyser pour des siècles la vie spirituelle de l'Europe médiane, de la Mitteleuropa spirituelle. Mais, bien sûr, en 1916, Schuré, ni grand monde d'ailleurs, n'avait encore ces clés. Espérons que ces conférences absolument irremplaçables pour comprendre l'Histoire depuis un siècle seront bientôt traduites en français.*

*Dès la fin de la guerre, il prendra conscience de l'erreur de perspective qui fut la sienne, et il entamera alors un douloureux chemin de réconciliation. En 1922, à l'occasion de la première « Semaine française » au Goethéanum de Dornach (quelques semaines avant l'incendie de ce prodigieux bâtiment en bois), aura lieu une réconciliation, avec Rudolf Steiner du moins, pas avec Marie Steiner. Schuré confiera à Camille Schneider que c'est seulement à ce moment qu'il comprit vraiment la dimension de Steiner, et l'on peut ressentir que les dernières années de la vie de Schuré furent ensuite celles d'un éveil nouveau à l'importance de cette « anthroposophie », à la naissance de laquelle il avait tant participé, mais comme dans un rêve. On pourrait maintenant s'étonner que dans aucun de ses derniers ouvrages (*Le rêve d'une vie*, *La genèse de la tragédie*), dans lesquels il parle abondamment de son théâtre, il n'y ait un mot sur Steiner. Mais on sait qu'il avait en projet un ouvrage (*Courants occultes aux XIX^e et XX^e siècles*) dont les notes préparatoires montrent qu'il était occupé par la pensée de rendre le plus bel hommage à « l'œuvre titanesque » de Rudolf Steiner. Et on conçoit bien, d'autre part, la difficulté qu'il y avait pour Schuré, à plus de*

80 ans, de renouer intérieurement avec cette impulsion qu'il se sentait sans doute coupable d'avoir momentanément trahie. Rappelons aussi que Steiner meurt entre-temps, le 30 mars 1925.

« Fleurs d'avenir »

C'est donc à la manière même des drames de Schuré, où la mort vient transposer toute l'action dans le spirituel et vers l'avenir, qu'est alors reportée vers le spirituel et vers l'avenir une plus substantielle réconciliation... Steiner avait parlé (voir plus haut) de la fleur spirituelle jaillissant de la mort de Cléonice et Phosphoros. Schuré, dans la nuit de la Saint-Sylvestre 1922/23, voit en songe une autre de ces fleurs d'avenir.

« (...) Je vis une plante qui poussait avec une double fleur. Il me semblait que cette plante se trouvait sur un bâtiment, que je reconnus comme étant le Goethéanum. Les fleurs, qui se touchaient étroitement, étaient toutefois de nature différente ; l'une d'elles était comme durcie et avait la couleur du bois ; l'autre était fine, presque éthérique, son bleu passait progressivement vers le rouge. Brusquement les deux plantes se mirent à croître de façon rapide, elles se déployèrent à l'infini et disparurent subitement, en laissant dans la terre une profonde échancrure. Je reconnus autour de l'échancrure : l'Europe. Je me réveillai avec le sentiment qu'avec l'élévation rapide de la plante vers l'infini une lacune était apparue qu'on ne pourrait combler. Le lendemain je lus dans la presse que le Goethéanum avait brûlé³³. (...) »

Les années 1909/1910 et la parousie éthérique du Christ

On ne peut guère évoquer ces années 1909/1910, où *Les Enfants de Lucifer* connaissent la consécration de la scène, ni le passage de théosophie à anthroposophie, sans signaler cette « Annonce » cruciale de l'ésotérisme moderne, que Steiner caractérise comme « le plus grand mystère de notre temps » : la manifestation du Christ en forme éthérique à partir du plan astral. C'est là en effet l'appellation plus précise de ce qui est souvent appelé « apparition du Christ dans le monde éthérique », formule qui prête à confusion. Pendant tout le premier semestre de 1910, dessinant un gigantesque sillon du nord au sud, et du sud au nord, à travers l'Europe, de Stockholm à Palerme et de

Palerme à Christiania (aujourd'hui Oslo), avec au milieu un pentagramme étoilé tendu entre les villes allemandes, Steiner va annoncer l'imminence de cet avènement éthérique, de la « parousia » (terme des Évangiles) *suprasensible, et en aucun cas physique*, du Christ pour notre époque, pour l'Ère des Poissons (de 1413 à 3573) commençante : « *la venue sur les nuées des ciels* », qui devait débiter vers 1933, pour s'étendre sur les deux millénaires suivants³⁴.

Et c'est bien grâce à cette pierre de touche que les esprits vont se séparer, que, rapidement dit, le départ va pouvoir se faire entre ésotérisme chrétien et ésotérismes a-christiques ou antichristiques, quand bien même ces derniers se réclament nominalement du Christ. Sept ans plus tard, en 1917, Steiner précisera que, dans la préparation de cet événement, l'année 1909 – celle donc de la Première des *Enfants de Lucifer* – avait occupé une place essentielle, inaugurale. Avec l'année 1910 – où par ailleurs débute la monstrueuse expérience Krishnamurti – l'homme est, pour ainsi dire, explicitement et définitivement investi de la mission de *s'élever par ses propres efforts* à la conscience des mondes spirituels et non d'attendre que quelque « pseudochrist » (expression de l'Évangile de Marc) vienne lui donner la becquée dans le monde physique. De façon significative, cette annonce de la parousie éthérique du Christ apparaît, prononcée par la « voyante » Théodora, dans le premier Drame-Mystère *La Porte de l'Initiation*. Cette Annonce sur la scène de Munich vient en quelque sorte résumer tout le premier semestre 1910 au cours duquel Steiner a sillonné l'Europe, et elle constitue la première trace écrite, ou du moins « orale-écrite », de l'Annonce de la parousie éthérique du Christ. Et cela le 15 août 1910, alors que viennent d'être joués la veille, pour la seconde fois, *Les Enfants de Lucifer*. En d'autres termes : la présentation de la mission positive de Lucifer se lie intimement à la présentation de la nouvelle impulsion, suprasensible, du Christ.

Mais les temps changent, et déjà le Lucifer positif qui, dans un certain sens, a pu conduire l'homme jusqu'à l'éveil même de ce regard indépendant tourné vers le haut, dans une dialectique matérialisme/spiritualisme, ne doit désormais plus empêcher de voir

qu'à l'avenir le combat de conscience consistera aussi à distinguer, à discerner le bien et le mal, dans les mondes spirituels eux-mêmes. L'aspect négatif de certaines entités lucifériennes, en même temps que des ahrimaniennes et des asouriques, fait désormais partie de la connaissance même qui est nécessaire à la perception de la parousie du Christ en forme éthérique à partir du plan astral. On peut bien concevoir que soit intimement liée à ce nouveau rapport de l'humanité au Christ, ou du Christ à l'humanité, une connaissance du bien et du mal qui soit adaptée à notre époque, à cette époque où est franchi le seuil du monde spirituel, du moins de façon infraconsciente.

C'est sur ce fond qu'il faut lire la métamorphose dans la façon de présenter Lucifer, qui s'opérera précisément au cours des années 1909 et 1910.

IV – « LUCIFER » CONTRE « LUCIFER »

Nous avons déjà vu que Schuré était tout à fait conscient du fait que le vocable « Lucifer » pouvait générer toutes sortes de malentendus, ce qui ne l'empêcha pas de l'utiliser abondamment. Et Steiner non plus n'hésitera pas à en faire usage, même s'il n'ignore pas les malentendus en chaîne qui peuvent naître de l'emploi d'un tel terme, surtout pour quasiment servir d'égide au courant qu'il veut inaugurer. N'est-ce pas attacher à cette impulsion naissante une gigantesque « casserole » ? Alors, si on ne le prend pas pour un irresponsable, ou pour un opportuniste (maladroit de surcroît !), pourquoi prend-il un tel risque, pourquoi assume-t-il une telle ambiguïté ?

« (...) Dès la fondation de la Section allemande de la Société théosophique il m'a semblé nécessaire de pouvoir disposer de notre propre périodique. Nous créâmes alors, Marie von Sivers et moi, la revue mensuelle "Lucifer" [sic]. Il va de soi que ce nom n'avait aucun rapport avec la puissance spirituelle du même nom que je devais plus tard opposer à Ahrimane. L'enseignement anthroposophique n'était alors pas encore assez développé pour qu'il soit possible de parler déjà de ces entités. Le nom devait simplement signifier : "Porteur de lumière"³⁵. (...) »

Il y a visiblement, ici encore, le souci de la *continuité des impulsions ésotériques*, quand on sait que c'est déjà sous le vocable de *Lucifer* que Blavatsky, en 1887, avait fondé à Londres sa nouvelle revue, dans l'aura de l'écriture de *La Doctrine Secrète*. Et c'est d'ailleurs dans les premiers numéros de ce *Lucifer* blavatskyen qu'avait paru un article-clé et fondateur de... l'ésotérisme *antichrétien*, voire *antichristique* : « La dimension ésotérique des Évangiles³⁶ ». On peut mesurer ici l'incroyable exigence de cette loi de la continuité : reprendre le titre de la revue où, 16 ans plus tôt, s'étaient concentrées les distorsions les plus aberrantes du Christ et du christianisme, sous couvert de « théosophie », et nous verrons sous peu comment Steiner effectua cette « reprise ». Bref, quand Steiner assure et assume la continuité, il ne le fait pas à moitié !

« Il va de soi que ce nom n'avait aucun rapport avec la puissance spirituelle du même nom... », est-ce vraiment le cas ? N'est-ce pas ambigu, ce nom qui n'a aucun rapport avec la puissance spirituelle du même nom ? Ici Steiner nous impose une acrobatie intellectuelle assez poussée, ou bien un exercice de logique paradoxale. Alors relevons le défi, non pas pour arriver certes à une solution définitive, mais pour amener quelques éléments de base en vue d'une solution.

En gros, très schématiquement, on peut distinguer deux périodes dans la façon d'aborder Lucifer :

- de 1902/1903 à 1909/1910, où c'est nettement l'aspect positif de Lucifer qui est privilégié, même si, discrètement, l'idée d'un autre versant est déjà présente ;
- de 1909/1910 à 1925, où apparaît la nouvelle conscience du mal, sous la forme d'une dualité du mal Lucifer/Ahrimane (auxquels il faut encore ajouter les Asouras), le Christ venant se situer au milieu comme médiateur, ou thérapeute, entre ces deux tendances opposées.

Par ailleurs, pour tâcher d'y voir clair sur un tel sujet, il faut toujours considérer, dans l'œuvre de Rudolf Steiner, trois niveaux différents de communication des connaissances spirituelles :

- Les conférences publiques et les écrits destinés à la publication, au grand public, disons donc un niveau quasi exotérique, même si parfois c'est à ce niveau précisément que seront lancées des idées fondamentales, comme celle de la triarticulation du corps humain et de l'âme humaine en 1917 ;

- Les conférences dites « aux membres », données dans les Branches de la Société théosophique, puis anthroposophique (à partir de 1913), un niveau disons semi-ésotérique ;

- Les « heures ésotériques » (*Esoterische Stunden*) destinées aux membres de la première École ésotérique (de 1904 à 1914), et dont la publication des notes et comptes rendus n'a été faite que récemment (à partir de 1995), un niveau explicitement ésotérique.

L'articulation de ces deux périodes et de ces trois niveaux est particulièrement subtile sur la question de Lucifer. Ce serait donc là un gigantesque sujet, que nous ne pouvons traiter ici, et ce qui suit se veut seulement une invitation pour le lecteur à aller par lui-même plus loin sur ce sujet essentiel de l'ésotérisme moderne. Je me limiterai à quelques aperçus sur la première période et le tout-début de la seconde, en gros jusqu'au moment où se situe la métamorphose du sens du mot « Lucifer ».

De 1902/1903 à 1909/1910 : Lucifer comme « Porteur de lumière »

Comme nous l'avons déjà vu, c'est dès 1902, dans une conférence exotérique dont nous n'avons pas de trace écrite, faite dans le cercle culturel des « *Kommenden* » (« Ceux qui viennent ») à Berlin, qu'il commente le drame de Schuré *Les Enfants de Lucifer*.

En juin 1903, le premier article du premier numéro de la première revue du nouveau courant spirituel, qui est donc théosophique de nom, mais déjà anthroposophique de contenu – *Luzifer* (« Journal pour la vie de l'âme et la culture de l'esprit – Théosophie »), devenant *Lucifer-Gnosis* dès 1904 – est intitulé « *Luzifer* ». Cet article est, à ma connaissance, le premier écrit proprement dit de Steiner, qui vient d'avoir 42 ans, en tant qu'ésotériste. Certes il y avait déjà eu deux ouvrages de transition entre son œuvre

philosophique et son travail d'enseignant ésotérique, *La Mystique à l'aurore de la vie spirituelle récente et sa relation avec la conception moderne du monde* et *Le Christianisme en tant que fait mystique*³⁷, mais il s'agissait – si l'on se limite à l'aspect purement formel – d'une mise par écrit du contenu de conférences, d'ailleurs plus historiques que directement ésotériques, et, comme les titres l'indiquent, dans la tonalité de la « Mystique », ce qui était significatif d'une transition vers l'ésotérisme ou l'occultisme (aux sens nobles de ces termes). Ainsi, l'article « Lucifer » de juin 1903 (publié dans le présent volume) semble bien être le premier texte écrit, « inaugural », voire programmatique, de ce qui va devenir l'anthroposophie... et il mérite à ce titre la plus grande attention. Derrière des apparences presque anodines, il se présente comme un véritable cryptogramme nécessitant plusieurs niveaux de lecture.

Dans ce petit texte de 15 pages, il faut en fait attendre la dixième page pour voir apparaître le nom de Lucifer :

« (...) Le symbole significatif de la sagesse, qui nous est donné par l'investigation, c'est Lucifer, littéralement le Porteur de lumière. Sont Enfants de Lucifer tous ceux qui font des efforts vers la connaissance, vers la sagesse³⁸. (...) »

Bien sûr, un frisson de triomphe malsain pourrait dès lors parcourir l'échine de certains chrétiens bien-pensants ou autres fondamentalistes, ou autres « chasseurs de sectes », à l'idée qu'ici Steiner trahit ses intentions profondes : fonder un courant « luciférien », diabolique ! Et un frisson d'effroi de parcourir alors aussi l'échine de ceux qui se réclament de l'anthroposophie, ne sachant trop que faire de ce « cadeau » encombrant, ouvrant la porte aux pires malentendus. D'où aussi, le plus souvent, l'évitement pur et simple de ce genre de question dans les milieux se réclamant de l'anthroposophie.

Mais ici, s'agissant de publier une pièce de théâtre intitulée *Les Enfants de Lucifer*, avec en outre deux conférences de Steiner intitulées « Lucifer » et « Les Enfants de Lucifer », ainsi qu'un article essentiel intitulé « Lucifer », puis-je honnêtement faire diversion et me contenter d'un « Ce Lucifer n'a strictement rien à voir avec le Lucifer diabolique de la religion, et rien à voir non plus avec le

“Lucifer”, entité adverse ou force du mal, dont Steiner lui-même parlera sans cesse à partir de 1909 » ? Puis-je faire l'économie d'une mise au point minimale, puis-je éluder une ébauche d'éclaircissement sur ce qui pourrait bien être finalement une question centrale de l'histoire de l'ésotérisme depuis plus d'un siècle, en même temps qu'un tabou malsain lorsqu'on refuse de s'y confronter ?

Car il y a bel et bien dans le courant spirituel dit « anthroposophique », et même si c'est inconfortable, quelque chose de « luciférien » (au meilleur sens du terme), ce que nous comprendrons mieux lorsqu'il sera question du Mystère de la Rose-Croix.

Les grandes césures de 1879 et 1899

On ne peut rien comprendre à Blavatsky, Steiner, la théosophie, Lucifer, ni à l'ésotérisme en général depuis plus de 120 ans, si l'on n'étudie pas de façon approfondie – ce que chacun fera dans sa chacunière – ce qui se passe autour de 1879 à la frontière entre le monde physique et les mondes spirituels, à ce moment où ont lieu à la fois « la précipitation des esprits de l'obscurité » (et non de la lumière !) et l'avènement de l'archange solaire Michaël, au terme du règne de Gabriel, lunaire, tout cela créant un gigantesque chaos, tant parmi les entités spirituelles que dans les âmes humaines, ce chaos étant, entre autres choses, le chaos de l'ésotérisme moderne, qui naît alors, qui naît *de cela* ! Ne pouvant m'engager ici dans une étude de cette échéance occulte majeure, je ne peux que renvoyer le lecteur aux ouvrages *La chute des esprits des ténèbres* et *Derrière le voile des événements* (voir bibliographie).

Ce double aspect – éclaircissement ou ouverture des mondes spirituels, MAIS en même temps précipitation des entités obscures dans les âmes humaines – est résumé de façon lapidaire dans cette phrase de 1917 :

« (...) Cela rendit le ciel libre de ces entités, mais rendit la terre remplie d'elles³⁹. (...) »

Toutes sortes de suggestions occultes furent alors littéralement précipitées dans les âmes humaines. Ce qui se passa en 1879 est d'une portée immense et nous vivons sans cesse, et surtout de façon infraconsciente, confuse, dans les effets de ce qui s'est passé alors.

Tout l'ésotérisme moderne est issu de ce bouleversement et cela veut dire – à mon sens, et mon sens n'engage que moi – que la plus grande partie de cet ésotérisme moderne, si ce n'est la quasi-totalité, est avant tout l'expression pure et simple des entités (ahrimaniennes, et lucifériennes négatives) alors précipitées dans les âmes humaines, et qu'un ésotérisme valable est à conquérir en combattant *contre* ces entités, et non pas en gobant sans discernement les inspirations de ce qu'il faut bien appeler les ésotérismes de manipulation, qui sont partout, et aussi jusque dans la soi-disant « anthroposophie » post-Steiner.

Et l'on ne peut rien comprendre non plus à tout cela si l'on ne prête pas une attention aussi grande à une autre césure majeure, qui survient à peine 19 ans plus tard, en 1899, lorsque se termine le petit Kali Youga (ou Âge sombre) et qu'est censé commencer un Âge clair ou Âge de lumière.

Et l'on peut bien concevoir que « Lucifer », littéralement « porte-lumière », pût alors devenir le signe même de ce changement, de cette révolution, ou double révolution (la précipitation des esprits de l'obscurité en 1879 et l'entrée dans l'Âge de lumière en 1899). Et l'on peut bien concevoir aussi que Rudolf Steiner, censé être capable de percevoir les entités spirituelles et leurs métamorphoses, et leurs actes, se soit alors attaché, dans un esprit pur et simple de recherche de la vérité, à caractériser pour ainsi dire *l'actualité* de Lucifer. Or, comme les choses étaient extrêmement compliquées et comme, par ailleurs, il importait, sans être démagogique, d'être pédagogique, ou, si le mot déplaît, « mystagogique », dans le sens positif d'amener progressivement au dévoilement d'un mystère, il décomposa en quelque sorte l'approche du « mystère de Lucifer » en phases successives, compliquées de surcroît par le fait qu'il parlait donc à trois niveaux différents. Et cela a donné ce que nous constatons : au terme de l'Âge obscur, et dans l'obscurité accentuée liée à la précipitation des esprits de l'obscurité, il était vital, urgent, prioritaire, de mettre en évidence l'aspect positif de Lucifer, en tant que Porteur de lumière. Avec la fossilisation exotérique du christianisme (à laquelle voulait répondre l'orientalisme théosophique), avec le scientisme matérialiste étouffant, avec le magisme lunaire,

la vie culturelle et spirituelle en général menaçait de s'étouffer, de perdre tout enthousiasme, tout élan, tout rapport vivant au spirituel.

« (...) C'est pourquoi, dès que nous commençâmes notre revue Lucifer-Gnosis, le premier article dut traiter de Lucifer afin qu'on le considérât de manière juste, afin que l'on vît qu'à travers ce qu'il accomplit, il est un bienfaiteur de l'humanité, par le fait d'apporter le travail de la tête. Mais le contrepoids doit aussi être présent : en tant que contrepoids il doit y avoir l'amour. Et cela devait déjà se faire, dès le premier article de Lucifer (Juin 1903), parce qu'il fallait introduire cela dès ce moment⁴⁰. (...) »

Lucifer, comme synonyme de chercheur de vérité, de rébellion salvatrice, d'indépendance, de liberté de penser, de libre esprit, était alors tout à fait à sa place, même s'il fallait en même temps indiquer que ce Lucifer, positif donc, ne pouvait lui-même se concevoir qu'en polarité, en dialogue, en dynamique, avec... l'amour !

Car, dès ce début, Steiner montre bien où se situe la limite de Lucifer, pour ainsi dire :

« (...) Quant à ceux qui sont uniquement remplis de ce que Lucifer leur annonce par les voies de la science "moderne", ils sont véritablement entraînés par sa séduction [NdT : mis en italique par R. Steiner] à une indifférence à l'égard de leur mission divine. Pour eux Lucifer n'est de fait que le "Prince de ce monde". (...) Lucifer semble être devenu un bien triste sire. Son message semble impropre à enflammer la ferveur du cœur⁴¹ (...) »

Cela dit, si l'on cherche dans l'article de 1903 une mention très explicite du Christ ou de la polarité Christ/Lucifer, on sera déçu. En effet, c'est seulement par le biais de citations de Maître Eckhart et d'Angelus Silesius que le Christ apparaît. Mais, même si c'est donc de cette manière discrète, la polarité est établie, le pont est lancé. Certains mauvais esprits voudront voir en cela un signe que Steiner élude le Christ et met bel et bien Lucifer en valeur de façon privilégiée. C'est, à mon sens, tout le contraire qu'il fait. Il fait, comme déjà dit, une chose après l'autre, et surtout il est totalement respectueux de l'impulsion de liberté. Lucifer apporte une impulsion de libre esprit qui peut conduire temporairement à une distanciation de la

religion, du christianisme, et même du Christ pris de façon nominaliste. Ce qui importe, ce ne sont pas les mots, mais le chemin ; or, sur un tel chemin de liberté – et Steiner, l'auteur de *La philosophie de la liberté*, a ici compétence – c'est en toute liberté qu'il importe de (re)découvrir le Christ. L'imposer de façon nominaliste à la fin de cet article n'eût tout simplement pas été conforme à la vérité du moment, à la vérité globale d'une époque.

En fait, tout le début de cet article fondateur est consacré au personnage de Faust, celui qui toujours s'efforce, et qui peut être pris comme le représentant même de l'homme de la Cinquième époque ou Ère des Poissons (1413-3573), comme Parzival, mais dans un autre registre, tous deux devant trouver, à partir de rien, le chemin des mondes spirituels. En juillet 1914, revenant explicitement sur cet article fondateur, Steiner dira :

« (...) Lorsque débuta notre mouvement théosophique, ce fut aussi par le démarrage d'une revue qui, pour des raisons bien réfléchies, fut nommée "Lucifer". J'écrivis alors un article, sous le titre "Lucifer" qui devait contenir, du moins en germe, les lignes d'orientation selon lesquelles nous voulions travailler. Je peux tout à fait dire : cet article est déjà rédigé, même si cela n'est pas exprimé en mots, selon les lignes qui doivent être celles de notre Société théosophique et maintenant anthroposophique. Et je peux dire : cet article aussi est "christifié" ("durchchristet", imprégné par le Christ). On accueille ce qui est le sang de la vie chrétienne, lorsqu'on accueille cet article. Je peux peut-être aussi mentionner aujourd'hui que cet article reçut alors la plus violente opposition, même dans le cercle des quelques-uns qui, sortis de l'ancien mouvement théosophique, s'étaient rattachés à nous. Absolument partout cet article fut pris pour quelque chose de vraiment tout à fait non théosophique⁴². (...) »

Notons encore, dans cet article de 1903, une formule qui revient plusieurs fois et qui peut être prise comme un équivalent épistémologique, certes très lapidaire, du geste de *La Philosophie de la liberté* :

« (...) C'est des faits de la vie de l'esprit que cette revue s'occupera. Elle veut parler de ce qu'entend celui qui, lors des discours de Lucifer, reste jusqu'à la fin⁴³. (...) »

Il est question aussi de ceux qui n'écourent pas Lucifer *jusqu'au bout* ou de ceux « dont le professeur a quitté trop tôt l'école de Lucifer ». Étranges formules au premier abord ! Mais parfaitement logiques : cette science moderne, cet esprit scientifique apparu avec Copernic, Galilée, etc., elle a une marque luciférienne (au bon sens du terme), mais en trois siècles et demi, en une « Année d'années » de 360 ans – correspondant à l'Ère de Gabriel (1510-1879) –, cette science elle-même s'est dogmatisée, matérialisée. Or, c'est en allant *au bout* des discours du Lucifer moderne, jusqu'au terme de la démarche scientifique, de connaissance, et en passant le seuil d'une science tournée unilatéralement vers le matériel, en bref, en accédant à la pensée pure, que l'on rédime la science, que l'on rédime Lucifer. Lucifer nous amène à son propre dépassement lorsque nous entreprenons de spiritualiser la science. Il n'y a pas besoin de parler extérieurement, pour ainsi dire, du Christ, puisque cet acte est l'acte christique par excellence (au sens noble, et non pas dans le sens des ésotérismes new-ageux), ou l'acte chrétien par excellence (au sens noble, et non pas dans le sens des Églises figées).

D'où la conclusion très codée, qui est en apparence mystico-poétique, mais en fait très ésotérique-technique, et où chaque mot compte :

« (...) Lucifer sait que le brillant soleil ne peut se lever que dans le cœur de chacun en particulier ; mais il sait aussi que seuls les sentiers de la connaissance conduisent sur la montagne où le soleil laisse paraître son divin [NdT : mis en italique par R. Steiner] habit rayonnant. Lucifer ne doit pas être un diable qui mène en enfer Faust, l'homme qui lutte ; il doit être un éveilleur de ceux qui croient en la sagesse du monde et qui veulent la transformer en l'or de la sagesse de Dieu. Lucifer veut regarder librement dans les yeux Copernic, Galilée, Darwin et Haeckel ; mais aussi ne pas baisser le regard quand les sages parlent de la patrie de l'âme⁴⁴. »

Tout y est ! À condition, à la condition absolue, de s'efforcer, de faire des efforts, pour transformer, pour aller plus loin, pour transformer en or la sagesse du monde, en « l'or de la sagesse de Dieu ». C'est de cette alchimie, au sens le plus propre qui soit, que Steiner ensuite, pendant 21 ans sans cesse, montrera les méthodes

et les premiers résultats. Cette sagesse de Dieu évoque bien sûr Sophia, ou Isis-Sophia, dont Steiner parlera au tournant d'années 1917/18, puis au tournant d'années 1920/21, mais que nous retrouverons alors *tuée* par Lucifer !

En d'autres termes, le Lucifer bénéfique est intimement lié à cet effort humain, faustien, sans cesse renouvelé vers la connaissance, mais vers une connaissance qui parvient à se lier à l'être, à la volonté, ce qui est très exactement le sujet de *La philosophie de la liberté*, rédigée par Steiner dix ans auparavant. Surtout : Lucifer, ses limites, sa transformation, deviennent ici un problème de l'homme, en l'homme, et en particulier dans son acte de connaissance. C'est ce Lucifer-Aiguillon que beaucoup veulent éluder, remplaçant en quelque sorte Prométhée par Épiméthée, voulant connaître la réponse avant d'avoir parcouru le chemin, ou sans avoir parcouru le chemin, avant même de s'être personnellement posé la question. Mais il n'existe pas de tels raccourcis vers les mondes spirituels.

Au cours des années suivantes, 1904, 1905, 1906, Steiner reviendra sans cesse, pour peu que l'on y soit attentif, sur le mystère de Lucifer, et en particulier les lundis de Pentecôte 1904 et 1905 :

« (...) Si l'homme était déjà venu s'incarner plus tôt – dit le mythe grec – il se serait produit ce que voulait Zeus lorsque les hommes se trouvaient encore au "Paradis" : il voulait les rendre heureux, mais en êtres inconscients. La claire conscience aurait été l'apanage des dieux et l'homme serait resté sans le sentiment de la liberté. La rébellion de l'esprit luciférien, de l'esprit déva dans l'humanité, qui voulait descendre sur terre pour s'élever lui-même vers les hauteurs à partir de sa liberté, est symbolisée par la légende de Prométhée⁴⁵. (...) »

L'année suivante, Steiner semble reprendre le fil du même discours, pour mettre en évidence le lien intime existant entre Lucifer et le Saint-Esprit :

« (...) Avant que le Fils puisse exercer son action – c'était à l'époque hyperboréenne –, il fallait qu'une partie soit détachée du principe universel de l'Esprit, qu'elle soit précipitée dans les profondeurs et marche sur d'autres voies. Ce fait est exprimé dans le serpent, le symbole de la connaissance, le principe de Lucifer. C'est cette étincelle de

l'Esprit qui a fait de l'homme un être libre et l'a rendu capable de vouloir le bien de par sa propre impulsion. Cet Esprit qui est descendu sur les êtres humains lors de la grande fête de la Pentecôte est apparenté à cet autre Esprit qui a été précipité dans les profondeurs et qui est aussi incarné en Prométhée, qui a rallumé l'étincelle grâce à laquelle notre moi peut se décider à suivre l'Esprit, de même qu'il suivra plus tard le Fils, et plus tard encore le Père. L'homme pouvait certes devenir mauvais, mais, d'un autre côté, c'est seulement par le fait qu'il pouvait devenir mauvais qu'il pouvait être conduit à nouveau vers les hauteurs du monde des dieux, dont il est issu. Tel est le rapport entre la fête de la Pentecôte et le principe luciférien. C'est aussi pourquoi la fête de la Pentecôte est également la fête de Prométhée et de la liberté⁴⁶. (...) »

Dans la conférence du 4 avril 1906, à Düsseldorf, apparaît une autre clé importante pour envisager l'importance du principe luciférien pour l'évolution humaine à ce moment précis de l'Histoire, face à la fossilisation de l'Église catholique dont témoigne, en 1870, la proclamation du Dogme de l'infailibilité pontificale, sorte de contre-impulsion à la liberté de l'esprit, voire péché contre le Saint-Esprit :

« (...) Édouard Schuré a situé son drame Les Enfants de Lucifer au moment où le christianisme commença à s'organiser solidement. Il y a là le courant de l'Église et, à côté, l'autre : le principe luciférien. Les Enfants de Lucifer sont les enfants de la lumière intérieure, pas de la croyance révélée. (...) C'est à dessein que la revue théosophique Lucifer a été ainsi nommée. Elle est en rapport avec l'essence la plus intime du mouvement théosophique. Il fallait qu'il soit manifesté que le principe luciférien avait été lancé de façon consciente dans le monde. Lorsque l'Église catholique établit le dogme de l'infailibilité [NdT : du pape], apparut comme pôle opposé l'affirmation du principe luciférien. Ou bien, à l'inverse, on peut dire : que la théosophie proclama la liberté spirituelle, cela provoqua le dogme de l'infailibilité comme pôle opposé, parce que l'Église ne pouvait se sauver qu'ainsi⁴⁷. (...) »

Dès 1906 aussi, dans certaines conférences, telle que celle du 30 mars à Düsseldorf, se précisent certains dangers liés aux entités lucifériennes :

« (...) On parlait auparavant de Lucifer comme de l'autre pôle, celui qui a apporté la lumière à l'humanité. Deux puissances doivent agir sur terre : le Porteur de l'amour, le Christ, et le Porteur de lumière, Lucifer. Pour les hommes, lumière et amour sont les deux pôles. C'est sous l'influence de ces deux forces apparaissant de façon polaire que l'homme vit aujourd'hui. Les dieux qui ont donné l'impulsion de l'amour ont été jadis lumière, la lumière est appelée à redevenir un jour amour. La lumière peut être mal utilisée et conduire au mal, mais elle doit être là pour que l'homme puisse devenir libre⁴⁸. (...) »

Signalons qu'au troisième niveau défini plus haut, ésotérique, c'est dès le 1^{er} novembre 1906 que Steiner parla de Lucifer en tant qu'entité adverse, en même temps que d'Ahrimane et des Asouras⁴⁹.

1909/1910 à 1925 : Lucifer comme entité adverse

Au second niveau, disons « semi-ésotérique », c'est le 1^{er} janvier 1909 (une date propice aux inaugurations !), dans une conférence sur « Méphistophélès et les tremblements de terre⁵⁰ », que Steiner, à ma connaissance, parla pour la première fois de Lucifer, et alors aussi d'Ahrimane, en tant qu'entités adverses, en tant qu'entités nommément du mal. On n'est plus dès lors dans la polarité Christ/Lucifer, ou Amour/Lumière, comme jusque-là, mais dans celle de Lucifer/Ahrimane, le Christ venant occuper la place d'équilibrateur, de point d'appui de la balance, entre ces deux forces de déséquilibre. La question est de savoir si ce profond changement dans la façon de présenter la dynamique du bien et du mal, pour ainsi dire, est seulement dû à la nécessité d'une progression « pédagogique » ou bien si cela est dû aussi à quelque profonde modification dans la dynamique même des forces du bien et du mal, et dans la conscience humaine de ces forces.

La conférence du 22 mars 1909 à Berlin est absolument fondamentale sur le sujet, pour saisir le lien mystérieux existant entre Lucifer et l'Esprit saint ou le Saint-Esprit, et aussi avec ceux que Steiner appelle les « *Maîtres de la Sagesse et de la Consonance des sentiments* », notion qui résume à elle seule le lien entre principe de Lucifer et principe du Christ :

« (...) Que l'homme puisse cela, qu'il soit en mesure de connaître le Christ, que Lucifer ressuscite sous une autre forme et puisse, en tant qu'esprit de la beauté, s'unir au Christ, cela, le Christ lui-même l'a dit comme une prophétie à ceux qui l'entouraient lorsqu'il annonça : Vous pourrez être illuminés par le nouvel Esprit, par l'Esprit saint ! Cet Esprit saint n'est autre que celui grâce auquel on peut aussi comprendre ce que le Christ a réellement fait. Le Christ ne voulait pas simplement agir. Il voulait aussi être saisi, être compris. C'est pour quoi il fait partie du christianisme que l'Esprit qui inspire les hommes, l'Esprit saint, soit envoyé aux hommes. Pentecôte, dans un sens spirituel, fait partie de Pâques et ne doit pas être séparé de Pâques. Cet Esprit saint n'est autre que l'Esprit luciférien – l'Esprit de la connaissance indépendante, pleine de sagesse – ressuscité et maintenant élevé dans une gloire plus pure, plus haute⁵¹. (...) »

Il y a donc un Lucifer – « ressuscité » – qui est pratiquement synonyme de Saint-Esprit et devient la source d'inspiration des Maîtres authentiques, et en même temps se précise, dans cette même conférence, l'existence d'un autre Lucifer, ou d'autres entités lucifériennes qui, elles, sont coupées de l'impulsion du Christ, voire opposées à l'impulsion du Christ.

Vient ensuite prendre une place essentielle pour cette question le cycle de conférences qui fit immédiatement suite à la Première des *Enfants de Lucifer* et qui est intitulé « L'Orient à la lumière de l'Occident (*Les Enfants de Lucifer et les Frères du Christ*)⁵² », du 23 au 31 août 1909, et qui sera le premier cycle à être publié en 1921 dans la revue *Die Drei*, relu et annoté par Steiner, qui soulignait ainsi sa valeur en tant que pierre de touche. Je ne saurais trop conseiller la lecture intégrale de ces conférences où Steiner nous conduit au IV^e siècle – époque des événements servant de fond aux *Enfants de Lucifer* –, pour y situer la fondation spirituelle de ce qui deviendra la Rose-Croix 1 080 ans plus tard (333 + 1 080 = 1413). Depuis plus de six mois déjà, comme nous venons de le voir, il parlait de Lucifer dans la deuxième acception, en tant que force du mal, mais ici c'est à nouveau le Lucifer porte-lumière, dans sa complémentarité avec le Christ, qui va cependant reprendre ses droits. On pressent, à l'arrière-plan de ce double mouvement, que

c'est toute la dynamique spirituelle du monde qui est en plein bouleversement :

« (...) Décrire le Christ, le comprendre, comme on comprend les autres manifestations et expériences du monde, et seulement ainsi percevoir sa grandeur, son importance pour le monde, sa dimension causale dans le devenir universel, cela n'est possible que lorsque l'initié mystique-chrétien s'élève plus haut dans la connaissance des royaumes lucifériens. C'est Lucifer qui nous donne ainsi, au sein de la Rose-Croix, la capacité de caractériser, de comprendre le Christ. [Note de 1921 : On peut imaginer comment la mauvaise foi ou l'incompréhension peuvent, à partir du sens courant du mot Lucifer (en fait porte-lumière), calomnier ce qui est présenté là ; cela ne doit pas nous empêcher de présenter ces choses. Celui qui comprend ce qui est ici signifié sous Lucifer doit voir les choses autrement.] (...) Mais le temps est déjà venu maintenant où les Rose-Croix doivent faire affluer leurs connaissances dans le monde, où les Mystères de la Rose-Croix sont appelés à appliquer aux Évangiles ce qu'ils ont acquis en acuité de leurs forces spirituelles à partir du monde luciférien. (...) Nous avons donc à décrire une totale inversion dans les conditions de la connaissance humaine : le Christ, de dieu cosmique, est devenu un dieu terrestre, qui est, pour l'avenir, l'âme de la Terre. Lucifer, de dieu terrestre, est devenu un dieu cosmique. Et si, à l'avenir, l'homme veut à nouveau s'élever vers le monde spirituel extérieur qui est caché derrière le voile du monde sensible, s'il ne veut pas en rester à ce qui est seulement grossièrement matériel dans le monde extérieur, alors il doit traverser les choses du monde sensible et pénétrer dans le monde spirituel, et pour cela il doit se faire porter dans la lumière par le Porteur de lumière. Et aucunes facultés pour pénétrer là ne s'offriront à l'homme s'il ne crée pas ces facultés à partir des forces qui affluent vers nous venant du royaume de Lucifer⁵³. (...) »

La Rose-Croix (établie formellement en 1413), par la Rose qui est l'Étoile du Lucifer ressuscité, et par la Croix du Christ qui marque la venue du Je dans l'évolution de la Terre, image parfaitement la mission même de l'Ère des Poissons (1413-3573) : retrouver le chemin des mondes supérieurs sans déroger au sens de la Terre, en spiritualisant la Terre par de réelles « Noces

Chymiques ». Mais l'on peut déjà pressentir qu'il y aura aussi un chemin de la Rose sans la Croix, et aussi un chemin de la Croix sans la Rose, mais encore toutes sortes de chemins de la fausse Croix et de la fausse Rose, et des « pseudo-Rose-Croix », qui en effet pullulent aujourd'hui, chemins précisément inspirés par des entités lucifériennes et ahrimaniennes coupées de l'impulsion du Christ.

Dans ces conférences rosicruciennes par excellence, et en parfait accord logique avec ce que nous avons vu dans les conférences des 1^{er} janvier et 22 mars 1909, il donne la clé quasiment technique de la double signification de Lucifer, avec pas mal de précautions oratoires :

« (...) Lorsque nous parlons d'entités lucifériennes, nous devrions appréhender toute l'étendue du royaume de ces entités, toutes leurs espèces, toutes leurs sortes, tous leurs genres. (...) Ainsi voyons-nous que dans le vaste royaume des porteurs de lumière, des entités lucifériennes, il y a des sous-espèces à propos desquelles nous pouvons très bien comprendre qu'elles ont pu devenir des séducteurs de l'homme⁵⁴. (...) »

Il y a bien au moins deux « Lucifer » désormais, des entités qui se sont liées à l'impulsion du Christ et d'autres qui s'en sont coupées, et, dans ce sens, il est finalement justifié de dire que l'un n'a rien à voir avec l'autre ! En 1911, dans *Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité*⁵⁵, Steiner donnera un exemple majeur de cette bifurcation des entités en évoquant les entités lucifériennes liées à la Troisième époque postatlantéenne (chaldéo-égypto-babylonienne) et qui interviennent dans la Cinquième, la nôtre, sans tenir compte de l'impulsion du Christ survenue entre-temps, au cours de la Quatrième époque postatlantéenne.

Le 9 janvier 1912, à Munich, a lieu encore une conférence absolument incontournable pour la compréhension de ce mystère. Lucifer y est tout d'abord présenté sous son aspect positif :

« (...) On ne doit pas parler de l'esprit luciférien comme s'il était absolument haïssable ; – parce qu'il occupe la place de l'homme et évolue en lui comme un parasite – c'est lui qui fait que l'homme est possédé et travaille sous son influence en être de génie, en être inspiré. Ainsi, les esprits lucifériens sont absolument nécessaires. Et les êtres

de génie sur terre sont ceux en lesquels – pendant quelques années la plupart du temps – l'entité luciférienne travaille avec acharnement. Si ce n'était pas le cas, Édouard Schuré n'aurait pas pu décrire Lucifer comme une entité sympathique, car Lucifer participe essentiellement aux grands progrès culturels de la terre, et c'est une mesquinerie de la part du christianisme traditionnel que de n'avoir vu en l'entité luciférienne qu'un diable mauvais. (...) Et nous serions sans guides pour accéder nous-mêmes à nos cinquième et sixième constituants si ces esprits ne nous poussaient pas vers l'avant. Et en effet c'est aux esprits lucifériens, parce qu'en même temps ils cherchent à évoluer eux-mêmes, que nous sommes redevables de l'élan qui nous pousse en avant, si bien que nous pouvons dépasser nous-mêmes notre Je, comme en effet les gens le disent banalement : les poètes, les génies et les artistes dépassent les limites étroites du Je humain⁵⁶. (...) »

Mais ensuite, il est montré comment les entités lucifériennes, qui poursuivent donc leur propre évolution à travers les hommes, stimulent en ces derniers les cinquième, sixième, voire septième principes, mais principes *microcosmiques*, tandis que le Christ a amené le quatrième principe, le Je, mais dans ce cas principe *macrocosmique*, servant de base à tout le reste. Simplement, la tentation sera de plus en plus forte de se lier aux principes apparemment supérieurs, semblant permettre plus de génialité, plus de « hauteur », plus de beauté, etc., en se coupant du quatrième, plus sobre, plus austère éventuellement, mais donnant le « la », la fondamentale, d'une évolution réellement humaine-terrestre. La tentation se développe dès notre époque, et se développera de plus en plus, de vouloir, pour ainsi dire, brûler les étapes, de hâter l'évolution, de cueillir la Rose, mais sans prendre le temps de la maturation, le sens de l'incarnation, de la Croix, et donc en devenant de plus en plus superficiels. Ce lien humainement nécessaire du Quatre et du Cinq (voire Six et Sept), c'est tout simplement la Rose-Croix (la Rose imageant le principe du Cinq, déjà dans sa structure botanique, et la Croix celui du Quatre, sur la base duquel seul peut fleurir valablement la Rose). Et l'une des conséquences les plus frappantes de cette « nouvelle tentation » est la suivante :

« (...) Il [NdT : Christian Rosenkreutz] a pour tâche de protéger l'humanité contre l'influence luciférienne⁵⁷. (...) »

Ainsi, dans cette phase de transition entre la caractérisation du Lucifer positif et celle du Lucifer adverse, qui deviendra pratiquement la seule au cours des années suivantes, on passe, avec étonnement, *parfois dans une seule et même conférence*, de Lucifer en tant que Frère ou complément du Christ, à Lucifer-Antichrist, de Lucifer stimulant à la Sagesse ou ressuscitant en Esprit saint à Lucifer tueur de la Sagesse et pervertisseur de l'esprit, et d'une Rose-Croix pratiquement porteuse du Mystère luciférien à Christian Rosenkreutz protégeant l'humanité contre l'Antichrist luciférien. Cela donne à méditer, et en particulier sur cette nouvelle responsabilité que nous avons, *en tant qu'hommes porteurs de fait des entités lucifériennes*, dans cette séparation, cette *krisis*, qu'il nous faut opérer par la métamorphose de notre acte de connaissance et par la moralité.

Que le Drame de Schuré soit venu sur la scène à ce moment-là, comme la quintessence du Lucifer positif, avant un nouveau pas de conscience vers le discernement des esprits lucifériens négatifs, cet événement – ces deux représentations de 1909 et 1910 – fait réellement date dans l'histoire de la spiritualité moderne.

Au cours des années qui suivent, de 1912 à 1925, Steiner apportera quasi quotidiennement de nouveaux détails pour caractériser les forces lucifériennes et ahrimaniennes et pour permettre de les aborder de plus en plus consciemment, en nous et dans le monde extérieur. Et je laisserai ici le lecteur poursuivre lui-même sa navigation dans l'immense matériau légué par Steiner, et surtout dans les réalités spirituelles que cela recouvre. Je me limiterai à donner ici cinq petites citations, parmi des milliers du même genre, qui pourraient servir de viatique :

• « (...) Il n'y a qu'une force devant laquelle Lucifer se retire : c'est la moralité. (...) Et il n'y a aucun autre moyen qui agisse à l'encontre d'Ahrimane que la force de jugement et la capacité de discernement formées à la science de l'esprit⁵⁸. (...) »

• « (...) On voit donc par là qu'il ne s'agit pas de traiter Ahrimane et Lucifer comme s'ils étaient uniquement bons ou mauvais, mais de

savoir distinguer quelle est l'activité légitime, le royaume propre à chacun, et où commence leur activité irrégulière, le dépassement de leurs frontières. Car c'est parce qu'ils sortent de leurs limites qu'ils entraînent les hommes à dépasser les frontières d'un monde avec les possibilités et les lois de l'autre⁵⁹. (...) »

Plus tard, en 1919 par exemple, il sera souvent question de la façon dont Lucifer peut être compensé, neutralisé, par Ahrimane, et réciproquement, et comment c'est à l'homme de les faire s'équilibrer l'un par l'autre, en tâchant de se situer lui-même au point d'appui de la balance, en tâchant de devenir ce point d'appui dans la vie concrète.

• « (...) "Je ne veux en rien avoir affaire à Lucifer, je ne veux en rien avoir affaire à Ahrimane" : j'ai souvent blâmé ce préjugé insensé au cours de nos considérations, car évidemment on doit compter avec ces esprits qui sont au service de l'ordonnance du monde. Si l'on n'en tient pas compte, on se comporte de façon telle qu'ils demeurent en dehors de la conscience et qu'ils ont ainsi une puissance d'autant plus grande⁶⁰. (...) »

• « (...) Ahrimane et Lucifer ne peuvent faire quelque chose que lorsqu'une contradiction demeure non consciente, n'est pas tirée au grand jour, lorsque nous n'avons pas la force ni la volonté de tirer au grand jour la contradiction. Partout où nous nous engageons dans une contradiction que nous ne reconnaissons pas en tant que telle et que nous laissons tout simplement agir dans notre vie comme si c'était un contenu véridique, là Lucifer et Ahrimane ont alors la possibilité de s'emparer de notre âme⁶¹. (...) »

• Et cette dernière, véritable Imagination spirituelle de l'Ère des Poissons commençante, qui est aussi « l'Ère des Navires » ou « Ère des Bateaux » :

« (...) Des forces de Lucifer et des forces d'Ahrimane s'exercent dans le monde, et l'homme doit devenir, grâce à sa conscience du Christ, comme un être qui se trouve sur un navire, lequel peut toujours tanquer dans les tempêtes que suscitent Lucifer et Ahrimane, mais qui trouve son chemin à travers les mers dont la substance vivante est constituée par Lucifer et Ahrimane, ces mers à travers lesquelles l'homme fait cependant avancer son "Bateau-Christ"⁶². (...) »

Quelques mots simplement encore pour évoquer un aspect essentiel du nouveau lien de l'homme avec Lucifer, et qui concerne la nécessité d'une re-spiritualisation de l'astronomie et de l'astrologie, ou l'avènement d'une réelle « astrosophie » pouvant être identifiée à Isis-Sophia, laquelle a été tuée par Lucifer, tuée par dilatation, par expansion dans le cosmos, et qui ne peut être resuscitée que par le travail de conscience d'une véritable science de l'Esprit :

« (...) Nous devons aller vers la science luciférienne et nous devons chercher le cercueil d'Isis, c'est-à-dire que nous devons trouver, à partir de ce que nous donne la science, ce qui stimule intérieurement à l'Imagination, à l'Inspiration, à l'Intuition. Car c'est de cette manière que nous obtenons l'aide du Christ en nous, qui sans cela demeure sombre pour nous, demeure obscur, si nous ne l'éclairons pas au moyen de la sagesse divine. (...) Nous devons comprendre qu'avec la force du Christ nous avons à trouver une astronomie intérieure nous montrant à nouveau l'univers provenant de la force de l'esprit et agissant en elle. (...) »

Et le lendemain :

« (...) Nous savons que nous le [NdT : l'enfant] portons en nous, mais nous devons lui apporter la "compréhension". C'est pourquoi nous devons – à la façon dont l'Égyptien a regardé vers Isis depuis son Osiris – apprendre à porter à nouveau le regard vers la nouvelle Isis, vers la sainte Sophia. Ce n'est pas par le fait que quelque chose interviendra simplement depuis l'extérieur que le Christ réapparaîtra dans sa forme spirituelle au cours du XX^e siècle, mais par le fait que les hommes trouveront la force qui est représentée par la sainte Sophia. Il existe la tendance, au cours des temps récents, à précisément perdre cette force d'Isis, cette force de Marie. (...) Le mystère de l'humanité moderne, c'est, en quelque sorte, le meurtre de Marie-Isis, et la nécessité de la rechercher, non plus en Asie, comme pour Osiris, mais dans les lointains des cieux, avec le pouvoir que le Christ peut nous octroyer si nous nous ouvrons à lui de façon juste⁶³. (...) »

Ainsi, si c'est encore au contact de Lucifer que peut s'enflammer la connaissance supérieure, le point de départ de la recherche d'une vérité plus haute, c'est par un combat contre Lucifer, ou l'autre

Lucifer, que pourra être réveillée l'Isis endormie. Ces strophes de Steiner, qui datent de Noël 1920, résumant ce nécessaire geste nouveau qui est vital pour la suite de l'évolution :

« Isis-Sophia
Sagesse de Dieu
Lucifer l'a tuée
Et, sur l'ondulation des forces de l'univers,
L'a emportée dans les lointains de l'espace.

Christ-Vouloir
Agissant dans les hommes
Il l'arrachera à Lucifer
Et, sur les bateaux du savoir spirituel,
Éveillera dans les âmes humaines
Isis-Sophia
Sagesse de Dieu. »

V – L'ÂGE DE LUMIÈRE (1899 À 4399), MAIS DE QUELLE LUMIÈRE ?

Pour conclure, je voudrais mettre en relief un fait de chronologie spirituelle qui nous aidera à situer le drame *Les Enfants de Lucifer*, et aussi toute la problématique de Lucifer, dans une vaste perspective.

C'est au moment des représentations des *Enfants de Lucifer* à Munich qu'eut lieu une discussion entre Schuré et Steiner, à propos du « moment » de l'Histoire du monde où l'humanité se trouvait alors :

« (...) Lorsque nous fûmes finalement seuls, nous parlâmes du moment dans lequel ce drame [NdT : *Les Enfants de Lucifer*] était intervenu. Rudolf Steiner fit remarquer que le drame n'était pas là, comme je le pensais, hors du temps, mais que c'est le temps qui l'avait fait apparaître et qu'il avait, par exemple, été poussé à la manifestation par tous les êtres qu'il voyait autour de lui et qu'il comptait comme son

cercle d'amis le plus étroit. Nous parlâmes ensuite aussi du seuil du siècle et de la nouvelle génération qui se levait alors. Rudolf Steiner confirma ce que j'avais moi-même désigné ainsi : "Dans l'humanité l'année 1900 est comme une date climatique". Nous avions tous deux la conviction que l'évolution de l'Occident se trouvait à un tournant très important, dont la jeunesse avait une pleine conscience⁶⁴. (...) »

Steiner ne semble pas avoir traité de la question des Yougas (Âges du monde de la tradition indienne) explicitement au cours de cette discussion avec Schuré, mais c'est à la même époque, dans le cadre des conférences sur la parousie éthérique du Christ dont nous avons parlé plus haut, au cours donc du premier semestre 1910, qu'il aborda cet aspect de la chronosophie orientale, que l'on retrouve d'ailleurs dans la chronosophie de la Grèce ancienne (Hésiode).

Un Cinquième Âge du monde

Ces Âges sont traditionnellement au nombre de Quatre :

- | | |
|----------------------------------|------------|
| • Krita Youga ou Âge d'or | 20 000 ans |
| • Treta Youga ou Âge d'argent | 15 000 ans |
| • Dvapara Youga ou Âge d'airain | 10 000 ans |
| • Kali Youga ou Âge des ténèbres | 5 000 ans |

Nous trouvons aussi des références à ces Âges dans le Livre de Daniel dans la Bible, ou bien dans le *Conte du Serpent vert et de Lis-la-belle* de Goethe. Il s'agit ici des *petits cycles*, car les valeurs en termes d'années connaissent toutes sortes de variantes, dans lesquelles nous ne pouvons entrer ici. D'ailleurs, dans les conférences de Steiner de 1910, il y a nettement *deux* chronologies différentes de ces Âges. Toujours est-il que le petit Kali Youga est censé s'être clos en 1899, 5 000 ans après la date connue en Orient du 17/18 février de l'an 3102 avant J.-C. ($3102 + 1899 - 1 = 5\ 000$). H. P. Blavatsky donnait la date de 1897. C'est donc bien une césure majeure, qui ferme le cycle de l'ensemble des Quatre Âges classiques. L'élément nouveau qu'amène Steiner, c'est d'en faire le début d'un Cinquième Âge, de 2 500 ans, jusque vers 4399 donc, dit Âge clair ou Âge de lumière, dont l'avènement est en lien intime avec l'avènement du Christ en

forme éthérique. Cette chronosophie n'est pas celle des ères zodiacales-précessionnelles⁶⁵, mais elle est en dialogue avec celle-ci, comme elle est en dialogue avec le cycle des ères archangéliques dont nous avons mentionné l'échéance cruciale de 1879.

Ainsi, depuis plus d'un siècle maintenant, nous serions dans ce Cinquième Âge, clair, ou lumineux, ou de lumière, mais dont la « lumière » ne saurait affluer de façon automatique. Bien au contraire ! Steiner avertissait, en 1924 en particulier, que le risque pour l'humanité était de sombrer dans une obscurité plus sombre que celle du Kali Youga – et je crois bien que c'est le cas ! –, car la nouvelle lumière, pour ainsi dire, doit être générée d'une toute nouvelle manière. Dans les termes de nos « Repères », le « porte-lumière » de l'Âge des ténèbres révolu ne peut plus être, tel quel, celui de l'Âge nouveau. L'une des rarissimes conférences où Steiner aborde la question des Yougas est celle du 20 mai 1912⁶⁶. Là il nous fournit une clé prodigieuse : le fameux Déluge de Deucalion (où résonne le mot « kali ») est lié aux débuts du Kali Youga. Il s'est agi d'un déluge « psychique » au cours duquel l'humanité est descendue d'un cran dans sa conscience. Or, Deucalion était fils de Prométhée (Prapati dans les textes orientaux), identifiable à Lucifer. C'est-à-dire que l'entrée dans l'Âge obscur, où l'homme perd la conscience des dieux, est liée à l'acte de rébellion prométhéen qui conduira ensuite à la Pentecôte, puis au seuil du Cinquième Évangile vers 1899. Prométhée-Lucifer est le porte-lumière qui accompagne l'homme, ou qui entre de plus en plus en l'homme, tout au long des 5 000 ans de l'Âge obscur, de l'Âge des ténèbres. Au terme de cet Âge, sa mission s'achève ou plutôt : la suite de sa mission se poursuit en l'homme même, en chaque individu, libre d'aller vers le bien ou vers le mal, vers le Saint-Esprit ou vers les forces luciféro-ahrimaniennes.

En 1992, dans la préface pour *Le Drame sacré d'Éleusis*, j'avais évoqué un symptôme, un parmi de nombreux autres, de la reproduction décadente d'impulsions du Kali Youga, car nous étions alors à une échéance de Jeux Olympiques⁶⁷ (ceux de Barcelone) et nous sommes aujourd'hui (2004) à une nouvelle échéance, celle des Jeux d'Athènes, particulièrement importante, car elle nous

ramène, pour ainsi dire, à 1896, lorsque le Baron de Coubertin organisa, à Athènes précisément, les premiers Jeux de l'ère moderne, qui se voulaient une « résurrection » de l'impulsion grecque initiale datant du *milieu du Kali Youga*. Ce faisant, il se faisait l'outil de la résurgence anachronique, régressive et orchestrée, d'une impulsion qui fut juste dans la première moitié de l'Ère du Bélier (jusque vers 333 donc) et qui maintenant est une contre-impulsion du chemin vers la conscience de l'éthérique. Et c'est pour moi un signe fort qu'il est urgent de rééditer le Théâtre de l'Âme d'Édouard Schuré, qui écrivit ses *Enfants de Lucifer* exactement au moment de cette disons « résurrection anormale », entre les jeux d'Athènes (1896) et les Jeux de Paris (1900), comme une contre-impulsion spirituelle à ces impulsions matérialistes.

Ex Oriente Lux ?

Un autre symptôme de ce tournant demande à être évoqué ici, ne serait-ce que brièvement, tant il est lié au nouveau destin de la lumière. De ce fait étonnant Steiner ne parle qu'une seule fois, à ma connaissance ; il pourra gêner, comme pouvait gêner ce Lucifer ambigu, mais aucune vérité ne doit être occultée : cette vérité permettra au contraire de comprendre certains mouvements profonds dans les âmes des hommes des XX^e et XXI^e siècles, souvent attirés de façon subliminale par des spiritualités orientales frelatées et par les lumières trompeuses des faux « Nouvel Âge » :

« (...) Cela vient de ce que la théosophie ne fait rien d'autre, vis-à-vis du christianisme, que de renouveler son noyau intérieur et de le montrer sous sa forme véritable. Mais, pour cela, il fut nécessaire que, de ce petit Cercle d'Orient, dans lequel s'était conservé encore un courant remontant aux temps d'une vie spirituelle hautement développée au commencement de notre race-racine, que de ce petit cercle vint l'impulsion.

Depuis le Moyen Âge et jusqu'à des temps récents, il y a eu de grands sages aussi en Europe ; et il y a eu aussi de telles fraternités. Ici, il me faut mentionner à nouveau les Rose-Croix. Mais le siècle matérialiste ne pouvait plus recevoir grand-chose de cette société des Rose-Croix. Et il arriva ainsi que les derniers Rose-Croix se réunirent

déjà au début du XIX^e siècle avec les frères orientaux dont, alors, sont venues les impulsions. La force spirituelle s'était perdue pour la civilisation européenne, et c'est pourquoi les grandes impulsions durent tout d'abord venir de l'Orient. D'où l'expression : Ex oriente lux.

Mais ensuite, lorsque cette lumière fut arrivée, on retrouva l'étincelle, si bien qu'en Europe aussi les diverses confessions religieuses purent être enflammées.

Aujourd'hui nous n'avons plus le moins du monde besoin d'encore continuer à planter les réminiscences du bouddhisme. Aujourd'hui nous sommes en mesure de présenter les choses complètement à partir de notre culture européenne, oui, à partir de la civilisation chrétienne, sans aucune sorte de référence à des sources ou origines bouddhistes ou à d'autres influences orientales. (...) Seule la première impulsion est venue de cette source orientale⁶⁸. (...) »

Ce qui permettra, quelques années plus tard, précisément dans le cycle *L'Orient à la lumière de l'Occident*, de pouvoir poser en toute rigueur :

« (...) De telle sorte que la lumière de l'Orient puisse trouver un reflet puissant et conscient dans le principe du Christ apparu en Occident. Nous reconnaitrons alors aussi qu'il existe une lumière en Occident qui brille pour faire encore mieux resplendir, mieux que par ses propres forces, ce qui vient de l'Orient⁶⁹. (...) »

Relevons, dans le passage énigmatique et unique du 8 décembre 1904, un renseignement d'une extrême importance : « Au commencement de notre race-racine... ». Le « Cercle » dont il est question est donc censé avoir maintenu un lien réel avec le début de la grande Période postatlantéenne (depuis environ 7000 avant J.-C.), voire avec la grande Période atlantéenne, d'avant le Grand Déluge, et donc être en possession de connaissances englobant quatre (les quatre premières époques postatlantéennes), voire onze ères zodiacales (4 + les 7 époques atlantéennes), et douze si l'on ajoute la Cinquième époque commençante, exactement comme l'était le Cercle des initiateurs de Christian Rosenkreutz au XIII^e siècle⁷⁰. L'Orient en question n'a donc rien à voir avec tout ce qui s'est exprimé sous cette égide au cours du XX^e siècle, ni avec les falsifications en rapport avec les prétendus mahatmas théosophiques.

Plutôt qu'un Orient géographique, c'est un Orient chronologique, pour ainsi dire, représentant le fil rouge de la spiritualité depuis la Première époque postatlantéenne, dite proto-indienne, l'Ère du Cancer (de 7227 environ av. J.-C. à 5067 environ av. J.-C.), depuis ce temps des « Sept Rishis », eux-mêmes héritiers de la Sagesse primordiale de l'Atlantide.

La lumière qui doit être générée par l'homme...

Il y aurait à écrire une « Histoire de la lumière dans l'œuvre de Rudolf Steiner au début de l'Âge clair ». Il y serait question d'une nouvelle lumière, et d'un « nouvel âge de lumière » (dont les mouvements New Age et leurs lumières sont des caricatures absolues), d'une lumière générée, rendue vivante par le travail humain et non de l'ancienne lumière spirituelle, devenue morte et trompeuse, voire « luciférienne », dans le sens de trouble et illusoire. Sur ce sujet de l'Âge lumineux, de la vivification de la lumière, Steiner fera une conférence essentielle (et unique) le 23 octobre 1922. En voici un extrait à titre d'indication :

« (...) Mais nous sommes aujourd'hui dans la transition vers la nécessité de connaître à nouveau la lumière, d'une façon nouvelle. (...) Alors que les hommes du précédent Âge clair [NdT : 7^e/8^e millénaires avant J.-C., selon le contexte de la conférence] ont regardé une lumière intérieure, il incombe aux hommes actuels de regarder dans le monde extérieur, de regarder à nouveau une lumière, mais dans le monde extérieur. (...) Aujourd'hui nous n'avons que la lumière morte. Or, c'est sur les rayons de cette lumière morte qu'est venu un jour le Christ et qu'il a accompli le Mystère du Golgotha. Et voici le grand Mystère universel du temps présent : nous avons donc la lumière morte ; la lumière morte ne peut pas nous "sauver" ; mais sur les rayons de la lumière morte le Christ est descendu sur terre, il a accompli le Mystère du Golgotha ; et, tandis que nous avons aujourd'hui à l'extérieur de nous la lumière morte, nous pouvons vivifier en nous le Christ ; et avec le Christ de façon juste en nous, nous vivifions toute lumière sur terre tout autour de nous, nous apportons de la vie dans la lumière morte, nous agissons nous-mêmes de façon vivifiante sur la lumière. Cela veut dire que nous devons entrer dans le nouvel Âge clair avec la juste

*impulsion du Christ. Et c'est au fond la négation de l'impulsion du Christ qui empêche les hommes de voir de façon juste comment on passe d'un Âge sombre à l'Âge clair*⁷¹. (...) »

Certes, de tels propos peuvent paraître orgueilleux ou mégalo-maniaques à ceux qui en sont restés à des spiritualités passives, des spiritualités qui viennent d'en haut et qui consistent à se mettre passivement dans l'aura de maîtres, ou de dieux, ou de ce qu'ils croient être le Christ. Mais ces spiritualités sont périmées, caduques, depuis 1879 ou 1899 ou 1909. Aucune lumière spirituelle n'affluera simplement d'elle-même, sans que l'homme entreprenne enfin de faire sa part de chemin. Une des expressions les plus bouleversantes de cette nécessité se trouve dans les conférences faites à Vienne en 1910, au beau milieu de l'Annonce de la parousie éthérique, dans un cycle où n'est d'ailleurs pas mentionné cet événement, comme s'il s'agissait justement non pas de figer de façon nominaliste ce fait, mais au contraire de préciser les conditions à créer dans les âmes humaines pour le rendre possible :

« (...) Ces puissances universelles auxquelles nous nous adonnons chaque nuit ont, depuis le premier moment où un être humain a commencé à se développer, compté sur cet être : elles ont compté sur le fait que puisse un jour affluer, à partir de la vie humaine aussi, de la lumière, pour s'ajouter à la lumière qui afflue d'en haut. C'est pourquoi elles n'ont pas un réservoir inépuisable de lumière et celui-ci diminue peu à peu ; il ne laissera plus s'écouler vers la vie humaine que des forces qui seront de plus en plus faibles si une force nouvelle, une lumière nouvelle, ne vient pas confluer dans la lumière universelle et dans le sentiment universel général, et cela à partir de la vie humaine elle-même, par le travail sur la pensée humaine, sur le sentiment et la volonté de l'homme, en vue de l'accession dans les mondes supérieurs. Et cette époque où il est devenu nécessaire que les hommes deviennent réellement conscients qu'ils ne doivent pas simplement se limiter à ce qui afflue vers eux, mais qu'ils doivent collaborer de leur côté, cette époque est justement la nôtre⁷². (...) »

Et l'année suivante, lorsqu'il abordera un autre événement intimement lié à la parousie éthérique, celui du Christ devant prendre la fonction de juge karmique à la fin du XX^e siècle, c'est-à-dire très

exactement de nos jours, maintenant, en rapport avec l'avènement de la nouvelle Ère d'Abraham, ou du Nouvel Abraham, correspondant au 3^e millénaire (encore une autre échéance chronosophique majeure), c'est bien encore de la capacité de chacun à générer cette nouvelle forme de lumière qu'il sera question :

« (...) Et c'est ce fait [NdT : le Christ prenant la fonction de juge karmique] qui agit jusque dans le monde physique, sur le plan physique, de façon telle que l'être humain développera un sentiment de ce genre : par tout ce qu'il fera, il créera quelque chose dont il devra rendre compte au Christ. Et ce sentiment qui émerge désormais de manière tout à fait naturelle dans le cours de l'évolution de l'humanité se transformera de façon à imprégner l'âme d'une lumière qui peu à peu viendra de l'homme lui-même et qui éclairera la forme du Christ au sein du monde éthérique. Et plus se développera ce sentiment, qui aura une importance rehaussée par rapport au savoir abstrait, plus deviendra visible la forme éthérique du Christ dans les siècles prochains⁷³. (...) »

[Christian Lazaridès, Cannes, mai-juin 2004]

NOTES

GA = Gesamtausgabe (Édition des œuvres complètes). Renvoie à l'édition en allemand des œuvres complètes de Rudolf Steiner par le Rudolf Steiner Verlag, Dornach (CH).

ÉAR = Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève

T = Triades, Paris

N = Novalis, Montesson

TA = Les Trois Arches, Chatou

(1) Édouard Schuré, *Le Drame sacré d'Éleusis (Théâtre choisi I)*, Éditions Novalis, Montesson, 1993.

(2) *Le Drame sacré...*, op. cit., pp. 197-205.

(3) Édouard Schuré, *Le rêve d'une vie*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1928, p. 273.

(4) Henry Bérenger, *Essai sur le Théâtre de l'Âme d'Édouard Schuré*, Librairie Académique Perrin, Paris, 1900, p. 2.

(5) *Le rêve d'une vie*, op. cit., p. 274 sq.

(6) Rudolf Steiner, *La science de l'occulte dans ses grandes lignes*, Éditions Novalis, Montesson.

(7) Voir Édouard Schuré, *Femmes inspiratrices*, Triades, Paris.

(8) *Le rêve d'une vie*, op. cit., p. 101.

(9) Gabriel Burrini, « Lettres inédites d'Édouard Schuré », in *L'Esprit du temps*, n° 16, Hiver 1995/96, pp. 37-42.

Voir aussi Christian Lazaridès, « En guise de commentaire », *ibidem*, pp. 43-48.

(10) *Le rêve d'une vie*, op. cit., p. 110.

(11) Lettre du 11 décembre 1901 à Marie von Sivers, in Hella Wiesberger, *Marie Steiner-de Sivers, une vie au service de l'anthroposophie*, ÉAR, Genève, 1990, pp. 85-86. La césure survient donc exactement au moment de la publication du premier volume du Théâtre de l'Âme, celui contenant *Les Enfants de Lucifer*.

(12) Bérenger, op. cit., p. 64.

(13) Édouard Schuré, « Le Théâtre de l'Élite et son avenir », 2^e partie, in *La Revue*, 15 novembre 1901, pp. 373-377.

(14) *Le rêve d'une vie*, op. cit., p. 285 sq.

(15) Voir Gudula Gombert, « Julien l'Apostat vu à travers l'œuvre de Rudolf Steiner » in *Nouvelles de la vie anthroposophique en Suisse*, octobre 1998, pp. 7-12. Repris dans *Tournant*, n° 112-113, 12^e année, février-mars 2003, pp. 17-24.

(16) *Le rêve d'une vie*, op. cit., p. 288 sq.

(17) Alain Mercier, *Édouard Schuré et le renouveau idéaliste en Europe* (Thèse Université Paris X, 1971), Atelier de reproduction des thèses, Lille, 1980, p. 532.

(18) Lettre du 23 décembre 1908 à Marie von Sivers, in Wiesberger, op. cit.

(19) Camille Schneider, *Édouard Schuré (Seine Lebensbegegnungen mit Richard Wagner und Rudolf Steiner)*, Freiburg i. B., 1972, p. 145. Jeanne d'Arc naît en 1412 ou 1413, un 6 janvier, au sortir des 12 Nuits Saintes. Steiner signalera qu'il y eut, au cours de ces 12 nuits, une récapitulation de toute l'Ère du Bélier (de 747 avant J.-C. à 1413). Mais on peut aussi envisager qu'il s'agit d'une récapitulation de 12 ères zodiacales, c'est-à-dire d'une Grande Année zodiacale de 25 920 ans, puisque, en 1413, a commencé, en même temps que l'Ère des Poissons, une telle nouvelle Grande Année platonicienne, ce qui expliquerait le terme « Année du Soleil ». Ce serait une prodigieuse concrétisation du lien mystérieux entre Lucifer et le Christ à l'échelle du rythme de la précession.

(20) Conférence du 18 août 1911, in *Le Drame sacré...*, op. cit., p. 146. Voir aussi in Rudolf Steiner, *Dionysos et la conscience du Moi*, Triades, Paris.

(21) Lettre du 18 mai 1909 à Marie von Sivers, in Wiesberger, *op. cit.*, p. 239 sq.

(22) Lettre du 7 septembre 1909, datée de Barr, à Angelo de Gubernatis, in Gabriel Burrini, « Lettres inédites d'Édouard Schuré », *L'Esprit du temps*, n° 16, Noël 1995, p. 40 sq.

(23) Schneider, *op. cit.* (traduit à partir de la citation en allemand).

(24) Conférence du 24 août 1913, in Rudolf Steiner, *Mystères du seuil*, ÉAR, Genève, p. 228 sq.

(25) Lettre du 9 janvier 1905 à Marie von Sivers, in Rudolf Steiner/Marie Steiner-von Sivers, *Briefwechsel und Dokumente. 1901-1925*, Dornach, 2002. Voir aussi mes « Repères » pour Rudolf Steiner, *La Légende du Temple et l'essence de la Franc-Maçonnerie*, Éditions Novalis, Montesson, dans lesquels j'étudie les trois pas effectués par Steiner au début du siècle vers trois structures ésotériques préexistantes : la Société théosophique, l'École ésotérique de théosophie, et le Rite maçonnique de Memphis-Misraïm.

(26) Conférence du 15 juin 1923, in Rudolf Steiner, *Die Geschichte und die Bedingungen der anthroposophischen Bewegung im Verhältnis zur Anthroposophischen Gesellschaft*, GA 258, Dornach.

(27) Rudolf Steiner, *Le Mystère chrétien et les Mystères antiques*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1908. Il s'agit de la traduction de *Das Christentum als mystische Tatsache*, Berlin, 1902. Le titre français adopté par Schuré apparaît comme fidèle à l'esprit et à l'intention de Steiner qui, à cette époque, employait le terme « mystique » à la fois dans son sens classique et pour désigner un lien aux Mystères. Le titre de l'édition actuelle en allemand est un mélange des deux notions : *Das Christentum als mystische Tatsache und die Mysterien des Altertums* (« Le christianisme comme fait mystique et les Mystères de l'Antiquité »), et le titre actuel de la version française est *Le Christianisme et les Mystères antiques*, ÉAR, Genève.

(28) Voir conférences des 27 et 28 septembre 1911, in Rudolf Steiner, *Christian Rose-Croix et sa mission*, ÉAR, Genève, ainsi que mes « Repères » pour *La Légende du Temple...*, *op. cit.* Cette Rose-Croix n'a strictement aucun rapport avec les nombreux mouvements se réclamant de la Rose-Croix actuellement sur le marché de l'ésotérisme. Et ce Christian Rosenkreutz n'a strictement rien à voir avec toutes sortes de « maîtres » véreux, dont le fameux « Maître R. » des théosophes et de Alice Bailey, qui sont des sosies occultes confectionnés dans les loges antichristiques, ni avec les innombrables Pieds Nickelés de l'ésotérisme (tels que Patrick Pétri/alias Selim Aïssel, ou Pierre Lassalle, ou Gideon Arbenz/Flachsmann/alias Gidéon Fontalba/alias Shin Shiva Svayambhu Maharaj, etc.) qui se font passer pour Rosenkreutz !

(29) Lettre à Marguerite, in Mercier, *op. cit.*

(30) Voir Préface à *Le Drame sacré...*, *op. cit.*

(31) Cité par Schuré in Édouard Schuré, *L'évolution divine*, Librairie académique Perrin, Paris, 1912, Préface, p. II sq.

(32) Préface datée de février 1912, in *L'évolution divine*, *op. cit.*, Préface, p. II sq.

(33) Les quatre ouvrages essentiels sur cette question [GA 173 (*Zeitgeschichtliche Betrachtungen. Das Karma der Unwahrhaftigkeit – Erster Teil*), GA 174 (*Zeitgeschichtliche Betrachtungen. Das Karma der Unwahrhaftigkeit – Zweiter Teil*), GA 174a (*Mitteleuropa zwischen Ost und West*), GA 174b (*Die geistigen Hintergründe des ersten Weltkrieges*)] ne sont hélas pas traduits à ce jour ; mais on trouvera des éléments in Rudolf Steiner, *La liberté de penser et les mensonges de notre époque*, T, Paris ; la conférence du 12 mars 1916 (GA 174 b), in *Triades*, 39^e année (n° 3), automne 1991 ; Rudolf Steiner, *Les exigences sociales fondamentales de notre temps*, Dervy, Paris ; Rudolf Steiner, *Symptômes dans l'histoire*, T, Paris ; Rudolf Steiner, *Derrière le voile des événements*, T, Paris ; Rudolf Steiner, *Arrière-plans spirituels de l'histoire contemporaine*, ÉAR, Genève ; *Vérités de l'homme et de l'humanité (Le karma du matérialisme)*, Novalis, Montesson ; ainsi que Christian Lazaridès, « Fraternités occultes et politique mondiale », in *L'Esprit du temps*, n° 3, automne 1992, pp. 70-87, où j'ai tenté une petite synthèse qui demanderait à être corrigée et améliorée.

(34) Schneider, *op. cit.*, p. 203 (traduit à partir de la citation en allemand).

(35) Voir Rudolf Steiner, *L'apparition du Christ dans le monde éthérique*, ÉAR, Genève.

(36) Rudolf Steiner, *Autobiographie II*, ÉAR, Genève, 1979, p. 188 sq.

(37) Helena Petrovna Blavatsky, « The Esoteric Character of the Gospels », in *Collected Writings*, Vol. VIII ; repris de *Lucifer*, Vol. I, n° 3, November 1887, pp. 173-180 ; n° 4, December 1887, pp. 299-310 ; n° 6, February 1888, pp. 490-496.

(38) Rudolf Steiner, *Mystique et Anthroposophie*, ÉAR, Genève ; Rudolf Steiner, *Le Christianisme et les Mystères antiques*, ÉAR, Genève.

(39) Rudolf Steiner, « Lucifer », article traduit dans le présent ouvrage.

(40) Conférence du 13 novembre 1917, in Rudolf Steiner, *Derrière le voile des événements*, T, Paris (autre traduction).

(41) Conférence du 18 octobre 1915, in Rudolf Steiner, *Les dangers d'un occultisme matérialiste*, T, Paris (autre traduction).

(42) *Lucifer-Gnosis*, *op. cit.*, p. 29.

(43) Conférence du 14 juillet 1914, in Rudolf Steiner, *Le Christ et l'âme humaine*, T, Paris, 1991, p. 39 (autre traduction).

(44) *Lucife-Gnosis*, *op. cit.*, p. 32.

(45) *Ibidem*, p. 32 sq.

(46) Conférence du 23 mai 1904 (Lundi de Pentecôte), in *La Légende...*, *op. cit.*

- (47) Conférence du 5 juin 1905 (Lundi de Pentecôte), in *La Légende...*, *op. cit.*
- (48) Conférence du 4 avril 1906, in Rudolf Steiner, *Das christliche Mysterium*, GA 97, Dornach.
- (49) Conférence du 30 mars 1906, *ibidem*. Sur la polarité Amour/Lumière voir aussi Rudolf Steiner, *Manifestations du karma*, T, Paris ; et Rudolf Steiner, *Liberté et amour (Isis-Sophia)*, ÉAR, Genève.
- (50) Rudolf Steiner, *Aus den Inhalten der esoterischen Stunden, Band I : 1904-1909*, GA 266/1, Dornach, 1995.
- (51) Rudolf Steiner, *Le Moi (Son origine spirituelle, son évolution, son environnement)*, ÉAR, Genève.
- (52) Conférence du 22 mars 1909, in *Le Moi...*, *op. cit.* (autre traduction).
- (53) Rudolf Steiner, *L'Orient à la lumière de l'Occident*, T, Paris. La première conférence, celle du 23 août, est entièrement consacrée au drame d'Édouard Schuré.
- (54) Conférence du 28 août 1909, in *L'Orient à la lumière...*, *op. cit.* (autre traduction).
- (55) Conférence du 30 août 1909, in *L'Orient à la lumière...*, *op. cit.* (autre traduction).
- (56) Rudolf Steiner, *Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité*, ÉAR, Genève.
- (57) Conférence du 9 janvier 1912, in Rudolf Steiner, *Le christianisme ésotérique*, ÉAR, Genève, p. 277 sq.
- (58) Conférence du 28 novembre 1911, *ibidem*, p. 433.
- (59) Conférence du 22 mai 1910, in Rudolf Steiner, *Manifestations du karma*, T, Paris (autre traduction).
- (60) Conférence du 25 août 1913, in Rudolf Steiner, *Mystères du seuil*, ÉAR, Genève.
- (61) Conférence du 26 octobre 1917, in Rudolf Steiner, *La chute des esprits des ténèbres*, T, Paris (autre traduction).
- (62) Conférence du 18 octobre 1915, in Rudolf Steiner, *Les dangers...*, *op. cit.* (autre traduction).
- (63) Conférence du 13 juin 1915, in Rudolf Steiner, *Das Geheimnis des Todes (Wesen und Bedeutung Mitteleuropas und die europäischen Volksgeister)*, GA 159, Dornach, 1980 (non traduit à ce jour).
- (64) Conférences des 23 et 24 décembre 1920, in Rudolf Steiner, *Liberté et Amour (Isis-Sophia)*, ÉAR, Genève (autre traduction). Voir aussi mes articles « Pensées pour le temps de Noël au sujet d'une "astrologie" à l'ère de l'âme de conscience », in *Triades*, Hiver 1989/1990, pp. 51-57 et « Anthroposophie et sciences des astres », in *Question de*, n° 62 (« Astrologies »), automne 1985, pp. 73-85.

- (65) Schneider, *op. cit.*, p. 140 (traduit à partir de la citation en allemand).
- (66) Voir Christian Lazaridès, *Vivons-nous les commencements de l'Ère des Poissons ?*, ÉAR, Genève, 1989.
- (67) Conférence du 20 mai 1912, in Rudolf Steiner, *Der irdische und der kosmische Mensch*, GA 133, Dornach, 1989 (non traduit à ce jour).
- (68) *Le Drame sacré...*, *op. cit.*, p. 19 sq et Christian Lazaridès, « À propos des Jeux Olympiques », in *L'Esprit du temps*, n° 2, Été 1992, p. 95 sq.
- (69) Conférence du 8 décembre 1904, in Rudolf Steiner, *Spirituelle Seelenlehre und Weltbetrachtung*, GA 52, Dornach (non traduit à ce jour).
- (70) Conférence du 23 août 1909, in *L'Orient à la lumière...*, *op. cit.* (autre traduction).
- (71) Voir Rudolf Steiner, *Christian Rose-Croix et sa mission*, ÉAR, Genève.
- (72) Conférence du 23 octobre 1922, in Rudolf Steiner, *Cosmos spirituel et organisme humain*, GA 218, ÉAR Genève (autre traduction).
- (73) Conférence du 24 mars 1910, in Rudolf Steiner, *Macrocosme et microcosme*, ÉAR, Genève.
- (74) Conférence du 7 octobre 1911, in Rudolf Steiner, *De Jésus au Christ*, T, Paris (autre traduction).